



Nos livres émigrants

CATHERINE LALONDE

Lire. Écrire. Faire des livres. Ou alors: lire, trouver des textes, faire des livres, et trouver des lecteurs. On peut distiller les métiers d'auteur et d'éditeur à leur essence, à ce qui définit le travail depuis des siècles. Mais à l'aube de la fête et du grand marché qu'est le Salon du livre de Montréal, les discussions et préoccupations sur le livre et le littéraire ressurgissent. Car l'époque complexifiée, et pas qu'un peu, la réalité des auteurs et des éditeurs.

Il faudra donc reparler de politique — l'aide aux libraires annoncée par la ministre de la Culture, toujours indéfinie; la mise au ban du prix unique —, d'économie — chute des ventes de livres; faillite douloureuse d'éditeur; conflit commercial qui mine tout un milieu — et bien sûr... surtout de littérature.

Dans ce décor, trouver le lecteur pour son livre n'est pas une sinécure. Depuis quelques années, les éditeurs québécois misent de plus en plus, chacun pour soi, sur l'exportation de leurs titres. Exportation directe de livres, mais aussi ce qu'on appelle dans le jargon « la vente de droits », qui permet à un éditeur étranger d'acheter, afin de traduire s'il y a lieu et de republier dans son pays, les textes *made in Québec*. Surprise! Plusieurs livres, ainsi émigrés, s'essaient à tous les vents.

Magasinage au Salon

« La littérature québécoise a bien trouvé, je crois, sa propre place, entre les littératures fran-

çaise et anglo-saxonne, entre le traditionnel et le moderne, entre la pure littérature et le grand public », estime Xiaoyue Hu, de l'Haitian Publishing House, une maison chinoise de littérature générale qui sort 300 nouveautés par année et qui a publié en 2013, plus de 30 ans après sa sortie ici, *Le matou* (Québec Amérique) d'Yves Beauchemin. S'il n'a découvert la littérature québécoise qu'en 2002, au Salon du livre de Paris, M. Hu la suit sérieusement depuis 2008. « Cette littérature est plutôt ouverte à la vie sociale, a peu tendance à se coincer dans le petit monde de l'auteur et du murmure sur soi-même (autofiction, analyse psychologique, narration inconsciente...), mais peut parfois être lourde de régionalisme », poursuit celui qui fera cette année partie d'une petite délégation de 10 éditeurs organisée par l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL) pour encourager ce mouvement de nos livres vers l'ailleurs. Triés sur le volet, venus de la Suède, de l'Argentine, de l'Angleterre, de la Chine, du Brésil, de l'Allemagne, de l'Italie, de la Serbie et de la France, ils seront au Salon du livre dans le but avoué de magasiner les textes d'ici.

Quelques visages

« On ne connaît pratiquement rien de la littérature québécoise chez nous », poursuit M. Hu, qui a aussi fait publier en Chine Darrieussecq, Houellebecq et Bourdieu. Depuis plusieurs années, je veux lancer une série de romans les plus représentatifs: des Gabrielle Roy, Michel Tremblay, Gaëtan Soucy, mais aussi François Barcelo, Gaston Mi-

ron et Émile Nelligan. Le matou est mon premier essai: c'est un roman riche, vaste, humoristique, qui montre différents aspects de la société, porté par le talent de conteur de Beauchemin. »

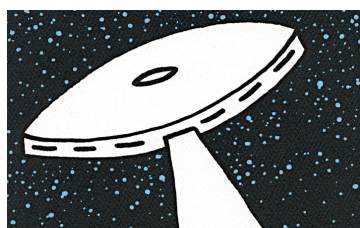
De la Suède, Johanna Daehli représentera Sakwa, une maison indépendante qui, depuis dix ans, se spécialise en littérature francophone, publiant des auteurs pigés en France, au Soudan, au Cameroun, au Sénégal. « Nous connaissons et lisons beaucoup, en Suède, Alice Munro, Margaret Atwood et Michael Ondaatje, mais honnêtement... c'est à peu près tout. Je suis fier maintenant de dire que Kim Thuy est désormais assez connue et que j'y révèle Catherine Mavrikakis, Pierre Szalowski et Heather O'Neill. Je pense que la découverte d'un contexte culturel différent, nouveau, intéresse nos lecteurs. »

Stella Maris Rozas, du groupe Claridad, en Argentine, s'intéresse surtout aux livres jeunesse, elle qui a déjà publié, sous la bannière Unaluna spécialisée en livres pour les 0 à 12 ans, Carole Tremblay, Dominique Jolin, Rogé, Marie-Louise Gay, François Gravel, Nancy Montour et Gilles Tibo. « Dans les librairies d'Argentine, on trouve surtout des livres d'auteurs locaux, ou des traductions d'œuvres européennes et étasuniennes », spécifie l'éditrice.

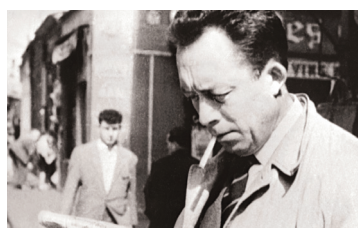
Des chiffres sur nos lettres

Sont-ce de simples cas de figure? Stéphane Labbé, doctorant en communications sociales à l'Université du Québec à Trois-Rivières, vient

VOIR PAGE F 9 : ÉMIGRANTS



De **l'art** dans le neuvième art
Page F 5



Lecture de la réponse à Camus de **Kamel Daoud**
Page F 10

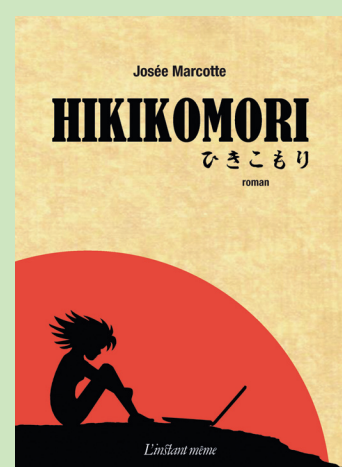


Le goût des autres: **Patrick Nicol** parle d'Ôé
Page F 13



Penser **l'indépendance** même dans la tourmente
Page F 16

L'instant même vous donne rendez-vous au Salon du Livre de Montréal



Josée Marcotte
Hikikomori

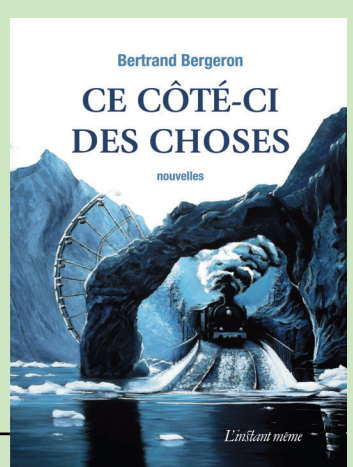
Roman
168 pages, 22,95\$. Aussi disponible en PDF et epub



Seront également présents:
David Bélanger, François Blais, Dany Boudreault, Maxime Carbonneau, Sylvie Gendron, Sylvie Massicotte et Lori Saint-Martin.

Bertrand Bergeron
Ce côté-ci des choses

Nouvelles
160 pages, 21,95\$. Aussi disponible en PDF et epub



SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

LA VITRINE

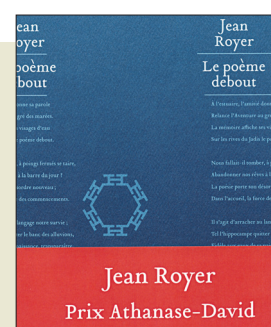


ROMAN

L'ENFANCE DE L'ART
Jérôme Minière
XYZ
Montréal, 2014, 308 pages

Le vétéran et acclamé musicien Jérôme Minière a pris l'habitude de créer des mondes parallèles au fil de ses albums, particulièrement avec son alter ego Herri Kopter. Minière a décidé d'assumer son chapeau d'auteur avec un premier livre, *L'enfance de l'art*, où la structure est plus intéressante que l'écriture. Benoît Jacquemin, son héros, est un homme banal, commis dans une banque de la rue Saint-Hubert, à Montréal. Sa vie rangée est bouleversée par une histoire fantastique de pigeons et de microfilms — comme dans la préface du dernier disque de Minière, d'ailleurs, —, et il sera poussé par un étrange sans-abri à écrire un livre. *L'enfance de l'art* est traversé par ce qui prend l'allure de courtes nouvelles éclatées, qui sont beaucoup plus stimulantes à lire que le récit les liant, trop scolaire et morne, à l'image de son Jacquemin. Au fil de la lecture, toutefois, un habile concept de symétrie et de mises en abyme se révèle, soulignant des notions de création et d'identité. Mais il faut trop de volonté pour suivre les aventures de l'ingénu héros, à qui tout arrive comme par magie. Foisonnant, mais déroutant.

L'auteur sera en séance de signatures au Salon du livre les vendredi 21, samedi 22 et dimanche 23 novembre.
Philippe Papineau

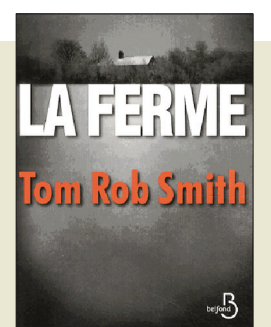


POÉSIE

LE POÈME DEBOUT
Jean Royer
L'Hexagone
Montréal, 2014, 96 pages

Lauréat du Prix Athanase-David 2014, la plus haute récompense remise par le gouvernement du Québec en littérature, Jean Royer, fidèle amoureux de poésie, nous donne encore à penser l'autre présent dans *Le poème debout*. Guillevic, Olivier Marchand, Gaston Miron, Rina Lasnier, Roland Giguère ou Paul-Marie Lapointe, entre autres, président à cette méditation chaleureuse. Pour la plupart déjà publiés ailleurs, plus ou moins remaniés, les poèmes se fondent souvent aux créateurs d'origine, qui sont la source avouée de la forme et du propos. Connivences poétiques, humilité de l'auteur devant les œuvres choyées. « Ce mot qui te met au monde, / Point de rencontre de l'espace et du temps. // Et toi à l'écoute de la source. » Au détour, des haïkus : « Plaisir / du silence la parole / laborieuse ». La sincérité de cette parole porte en soi l'émotion pure de sa propre écriture. « La voix du poète habite une langue / en exil dans la langue, à la source / de la lumière, de la demeure / de l'être. »

L'auteur sera en séance de signatures au Salon du livre les jeudi 20, mercredi 21, samedi 22 et dimanche 23 novembre.
Hugues Corriveau



POLAR

LA FERME
Tom Rob Smith
Traduit de l'anglais par Elisabeth Peellaert
Belfond
Paris 2014, 331 pages

C'est avec une série de trois romans sur la Russie stalinienne que Smith s'est fait connaître. Dans *Enfant 44* (Pocket) en particulier, il parvenait, dans une intrigue policière échevelée, à faire sentir le climat de paranoïa et d'instabilité intérieure sur lequel s'est appuyée tout au long la dictature. Ici, il y a quelque chose de semblable, même si le contexte est complètement différent. On est en Angleterre, et il s'agit plutôt d'un sentiment étrange à l'écoute du récit de la mère de Daniel, nouvellement retraitée en Suède; elle aussi parle de conspiration, mais on saisira en frissonnant qu'il est plutôt question de maladie mentale. La chose est d'autant plus prenante que Tom Rob Smith raconte ici l'histoire de sa mère, aujourd'hui guérie.

Michel Bélaïr

Le dur désir de durer

La diaspora des Desrosiers met en scène tout l'amour de Michel Tremblay pour ses personnages

MICHEL BÉLAÏR

Le titre (et le poème!) d'Eluard *Le dur désir de durer* date d'une dizaine d'années plus tard, mais il décrit parfaitement ce qui se passe en ce mois de septembre 1935 autour du Plateau Mont-Royal. Cette fois-ci, au moment de nouer les presque derniers fils reliant les Desrosiers à tout ce qu'il a écrit avant de se mettre à fouiller leurs racines, Michel Tremblay propose, sur un fond d'été qui s'étire, une œuvre de résilience. Un peu comme s'il voulait rendre hommage à tous ces personnages admirables qui n'ont d'autre choix que de survivre, déséquilibrés, au milieu du vide.

C'est un roman très dur, même s'il est farci de tendresses diverses pour ces êtres qui, pour la plupart, réussissent à peine à « durer » parce que c'est tout ce qu'ils savent faire. Au magasin de chaussures géré par sa tante Teena, Édouard va se lier avec Ti-Loup, « la louve d'Ottawa » devenue unijambiste, et se préparer à devenir un peu plus la duchesse de Langeais que l'on connaît. Sa mère, Victoire, va enfin trouver le moyen de se délivrer du poids qui l'écrase depuis des décennies pendant que son violoniste de frère fait encore se lever la pleine lune à tous les mois devant les tricoises de destin qui le suivent depuis plus de 50 ans.

Chroniques de survie

On verra apparaître Nana, aussi, à la recherche de sa mère, et Maria, Tititte, Laura, et toutes les autres. Toutes et



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Michel Tremblay signe un roman très dur, même s'il est farci de tendresses diverses pour ces êtres qui, pour la plupart, réussissent à peine à « durer ».

tous en quête de... impossible de le dire vraiment, tellement la vie — et surtout cette chape de plomb presque invisible que les curés ont imposé sur le moindre bout de quotidien — semble petite, triste, minable, vide. Sur le Plateau Mont-Royal comme dans la ruelle des Fortifications, on en est encore là, en septembre 1935: c'est après la mort que tout est censé prendre un sens et, d'ici

là, il n'y a qu'à vivre en attendant. À survivre, plutôt. Le titre du roman le dit.

Il y a quand même des percées de lumière, diffuses, qui jaillissent ici et là: la sexualité assumée de Tititte et du docteur Woolfe, celle moins évidente de Théo et Fleurette. Ces bribes éparées, surtout, qui soulignent un peu partout l'importance de plus en plus réelle de l'imaginaire dans la

vie de certains. L'imaginaire qui ne parvient toujours pas à satisfaire Maria, mais qui ne mène plus nécessairement à la folie, comme chez le doux Josaphat, ou encore dans l'échappatoire de la « boisson », comme chez Téléphore, ou même Imelda Beausoleil, l'improbable mère de Nana.

C'est l'imaginaire et les lectures en cachette d'Édouard qui fondent son humour et qui feront qu'il voudra vivre au moins par procuration en devenant la duchesse de Langeais. Ce sont les livres qui nourrissent les quelques rares échappées vers la lumière de ces êtres aplatis par le rouleau compresseur de l'omniprésent consensus socioreligieux. Les livres qui font déjà de Nana un des rares personnages lumineux du monde de Tremblay. Et qui amèneront Michel Tremblay lui-même, le plus insatiable dévoreur de culture qui soit, à souligner leur importance.

Avec ce roman admirable de tendresse, la boucle des Desrosiers sera bientôt bouclée, et c'est vers les autres paravents que l'on sait que notre chroniqueur national se dirigera ensuite.

L'auteur est invité d'honneur du Salon du livre et sera en séance de signatures les jeudi 20, vendredi 21, samedi 22 et dimanche 23 novembre.

Collaborateur
Le Devoir

SURVIVRE! SURVIVRE!

Michel Tremblay
Leméac/Actes Sud
Montréal 2014, 248 pages

LITTÉRATURE DE VOYAGE

À fond de train sur la piste hippie

CHRISTIAN DESMEULES

C'était encore l'époque d'avant le tourisme de masse. En plein *flower power*, des centaines de jeunes occidentaux aux cheveux longs, à la recherche de paradis irréels ou artificiels, convergeaient vers l'Afghanistan. À bord d'un de ces fameux *Magic Bus* ou faisant du pouce, ils sillonnaient la *Hippie Trail*, comme on appelait ce chemin flou qui allait d'Istanbul jusqu'à la vallée de Katmandou, au Népal.

Un chemin de la liberté devenu mythique, quelques milliers de kilomètres parfumés d'effluves de chanvre et de patchouli. Un voyage à peu près impensable aujourd'hui. Car ça ne passe plus — en particulier pour les Canadiens. Le monde a changé. Pour le mieux? Pour le mesurer, au besoin, il faut lire le *Magic Bus: sur la route des hippies d'Istanbul à Katmandou* de Rory MacLean

(2008, Hoëbeke), qui a refait le voyage.

Pierre Graveline, lui, atterrit à Amsterdam un jour d'automne 1971, comptant aller rejoindre des amis dans le sud de la France quelques semaines plus tard. Mais le jeune homme de 19 ans se laissera plutôt porter par les circonstances et les rencontres. Des hasards qui vont le mener tour à tour vers Istanbul — coup de foudre —, puis à travers l'Iran, l'Afghanistan, le Pakistan, l'Inde et le Népal, à la poursuite de ses rêves d'adolescence et d'un Orient mystérieux.

Portrait en nomade

Intéressé par les religions, curieux de nature, mais, contrairement à nombre de voyageurs en Inde à cette époque, pas le moins du monde motivé par une

quête spirituelle, le jeune Graveline ouvre les yeux. C'est en observateur gourmand et attentif qu'il avance. Ce qui ne l'empêchera pas, à l'occasion, de demander l'aumône dans quelques temples hindous ou de se faire passer pour un *sādhu* en espérant prendre le train gratuitement.

En 1971, le

jeune Pierre

Graveline

faisait ses

classes entre

Istanbul et

Katmandou

dont le frère était emprisonné à Kaboul pour trafic de drogues, un trio de Lavallois et leur minibus Volkswagen, un couple d'Allemands toxicomanes, quelques belles filles dont les prénoms se sont évanouis. Des gourous véreux, aussi, des gardes-frontières complaisants, des bons samaritains. Et quelques jours

en prison pour couronner tout ça. Beaucoup d'expériences, en somme, avant de devoir rebrousser chemin vers Amsterdam avec trois sous en poche, aussi motivé qu'un yoyo qui raval sa corde.

À voyage effréné, style bondissant. Le ton vif à toutefois sa contrepartie: le rythme de *Voyageur* est trop rapide. Moins de 200 pages pour rendre compte d'un parcours initiatique de plus de 20 000 kilomètres? Le récit un peu maigre, même bonifié de faits historiques, nous donne parfois l'impression de ronger un os.

L'auteur sera en séance de signatures au Salon du livre les jeudi 20 et samedi 22 novembre.

Collaborateur
Le Devoir

VOYAGEUR

Pierre Graveline
Fides
Montréal, 2014, 184 pages

Anne Hébert

Voici une occasion unique d'obtenir les cinq tomes à tirage limité des *Cœuvres complètes d'Anne Hébert*, qui viennent clore la prestigieuse collection Bibliothèque du Nouveau Monde.

- A Obtenez les cinq tomes au prix spécial de 340 \$ (au lieu de 460 \$)
- B Si vous avez déjà acheté le tome I ou le tome II, obtenez les quatre autres au prix spécial de 235 \$ (au lieu de 325 \$)
- C Si vous avez déjà acheté les deux premiers tomes, obtenez les trois autres au prix spécial de 210 \$ (au lieu de 280 \$)

Offre valable jusqu'au 31 mars 2015

À compter du 1^{er} avril 2015, les livres seront offerts à 80 \$ par tome.



TÉLÉCHARGEZ LE FORMULAIRE
www.pum.umontreal.ca

Les Presses de l'Université de Montréal



Université
de Montréal

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Besoin d'amour, version Simon Boulerice

DANIELLE LAURIN



Théâtre, poésie, roman, littérature jeunesse: Simon Boulerice multiplie les tribunes d'écriture comme on mord dans la vie. Ce prolifique touche-à-tout de 32 ans est parvenu, en quelques années, à imposer son style, son univers.

Facilement reconnaissable, et pourtant, difficilement définissable, la marque de cet auteur. Rien n'est jamais tout blanc ou tout noir dans ses écrits. Ou plutôt, on passe et repasse sans crier gare du blanc éclatant au noir foncé.

C'est peut-être encore plus vrai, plus appuyé en tout cas, dans *Le premier qui rira*, son roman le plus ambitieux, le plus charnu. Très décousu au début, mais rapiécé petit à petit en cours de route. Jusqu'à former une toile multiforme, multicolore... qui sera éventrée à la toute fin.

Nous sommes dans une sorte de roman choral. Trois histoires s'entrecroisent. Et l'on sent bien que, le moment venu, elles vont se rejoindre. Plus on avance, plus on se doute que ce ne sera pas jojo: impossible qu'un tel imbroglio ne conduise pas à un cul-de-sac.

D'un côté, Alice, 44 ans, mère célibataire de deux ados ingrats. Lectrice assidue du magazine *7 jours*, elle travaille comme caissière au Tigre Géant. Faux ongles, repousse apparente dans ses cheveux teints, surplus de poids. Alice vit dans le déni, carbure au rire gras et aux sites de rencontres sur Internet.

De l'autre côté, Xavier, 17 ans, biontôt 18, et toujours puceau. Étudiant en cinéma, il a un corps d'athlète, fréquente la plus belle fille du cégep, très dégourdie sexuellement. Ah oui, il vit dans la chambre d'une morte qui l'obsède. Et, tout comme Alice, il aime bien se dilater la rate: il fréquente, avec elle, les rencontres du Club du Rire, au Centre communautaire de Napierville.

Entre les deux, Gabriel, 30 ans, dramaturge. Amoureux d'un homme égocentrique et froid, il multiplie les baisés torrides avec des inconnus croisés sur le Net, en attendant de combler sa quête



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Romancier, poète, dramaturge, Simon Boulerice est un des auteurs les plus prolifiques du moment.

éperdue de l'âme sœur. Ah oui: il planche sur une adaptation théâtrale de la bande dessinée surannée Archie, désireux de voir le héros choisir une fois pour toutes entre la brune et la blonde qui font partie de sa bande.

Chacun ses tics, ses manies, ses obsessions, ses travers honteux. Chacun ses mensonges, ses tromperies. Ses manques. Et son mal-être, derrière le masque.

Bientôt, tous les trois, Alice, Xavier et Gabriel, seront pris au piège et devront faire face à la réalité. Ils seront pris dans les filets d'une supercherie: un vol d'identité via le Web, au nom de l'amour virtuel.

Chemin faisant, on alterne entre narration et dialogues, échanges sur des sites de rencontre, conversations Facebook, et même pourriels. On a droit aussi à quelques scènes, plutôt réussies, de la pièce en chantier inspirée par la série des Archie.

Surenchère

Tantôt on baigne dans l'eau de rose, tantôt on rit jaune. Et si on surnage dans la frivolité, la superficialité, jusqu'à plus soif, c'est pour mieux se cogner la tête contre le mur.

C'est naïf tout autant que cruel. Désespéré et drolatique. C'est banal, cliché, mais aussi piquant, imaginaire. C'est hypersexuel et hyperromantique. C'est tout et son contraire, *Le premier*

qui rira. Excessif, en tout.

Ce n'est pas nouveau: la surenchère fait partie depuis le début de la démarche d'écriture de Simon Boulerice. Et jusqu'ici, ça lui a réussi. Dans le genre, son roman précédent, *Javotte* (Leméac), était le plus abouti, le plus surprenant. À côté, *Le premier qui rira* ressemble davantage à un lâcher lousse dans la brousse. La surenchère, oui, mais à ce point?

À moins d'apprécier le trop du trop, justement. Le paroxysme du déjanté, le bavarde outrancier, le summum du parodié. Le sans-limites, le tout-permis. Le tragico-

mique qui se mord la queue.

Pour mieux en rire? Question de ne surtout pas se prendre au sérieux...

Je te tiens par la barbichette Tu me tiens par la barbichette

Le premier qui rira

Aura une tapette...

L'auteur sera en séance de signatures et en entrevue au Salon du livre de Montréal les jeudi 20, vendredi 21 et samedi 22 novembre.

LE PREMIER QUI RIRA

Simon Boulerice
Leméac
Montréal, 2014, 296 pages

Simon Boulerice en trois livres

Les Jérémias (Sémaphore, 2009)

Son premier roman, où il est question d'amour-passion entre un garçon de 9 ans et un ado de 15 ans. Abondance de surenchère, d'imaginaire délirant mais aussi d'autodérision.

Martine à la plage (La Mèche, 2012)

Boulerice poursuit son exploration des amours adolescentes sur le mode tragicomique, en entremêlant candeur et cruauté. Une fille de 14 ans est transie d'amour pour un homme marié. Amour à sens unique, obsessionnel, qui donne lieu aux fantasmes les plus fous.

Javotte (Leméac, 2012)

Une histoire de vengeance adolescente teintée de désespoir, très sexuelle, pleine d'excès, jusqu'à la parodie. Une relecture contemporaine, disjonctée, incisive et crue du conte *Cendrillon*, ou plutôt, une sorte de pré-*Cendrillon* hypercruel. Le pathétique est à son comble ici, l'inventivité, aussi.

ROMAN QUÉBÉCOIS

Barbarie et poésie

CHRISTIAN DESMEULES

Lorsque Zeb, son grand frère, disparaît en n'emportant rien, ni son chien ni son sac, Ray commence par lui en vouloir de s'être poussé sans lui de ce petit village de la Côte-Nord. Un lieu oublié que chacun, en silence, rêve de quitter pour suivre le ruban goudronné de la route 138 jusqu'au Sud.

Les deux frères devaient partir ensemble pour le Japon, ils s'en étaient fait la promesse. Mais le garçon reste coincé entre les deux piliers branlants de la famille. Un père taiseux et alcoolique, une loque aux mains

pleines de cambouis tout juste bon à faire voter son garage. Une mère passive et immobile. Si Zeb a disparu, croit sa mère, il faut d'abord blâmer ses amis, «*les virées nocturnes et le jeu, le braconnage, les chevreuils pris au collet ou les truites et les saumons remontés*».

Japon de rêve

Photographe amateur de natures mortes, Ray passe son temps entre sa chambre noire et ses balades en forêt. Aux yeux de la plupart des autres, il serait même un peu demeuré («*un débile, un gamin à qui il manque une case*»), sans que l'on sache vraiment si c'est bien le cas.

On l'aura vite compris, le Japon n'y est tout au plus qu'une fable. Un tissu fleuri de mensonges: «*Ne rien entendre. Je me bouche les oreilles et me parle en même temps. Mes mots résonnent dans ma tête. J'appelle mon*

frère, je lui dis qu'il n'aurait pas dû partir, nous abandonner, je lui dis que j'ai oublié le Japon et les geishas aux lèvres cousues d'un coquelicot rouge, qu'il peut revenir, que ses mensonges ne comptent pas.»

D'abord narré par la voix de Ray, le roman prend une dimension polyphonique lorsque Lou, la copine de Zeb, apporte sa version des faits, contribuant à tisser peu à peu une histoire de vengeance. On apprendra ainsi que Zeb jouait gros au poker et, avec la complicité de sa blonde, brune beauté barmaid, avait lavé en trichant quelques-uns des gros bonnets de la place.

Neuvième roman de Pascal Millet, un Français qui a vécu une douzaine d'années au Québec, *Sayonara* («*au revoir*» en japonais) est une manière de huis clos. Malgré les grands espaces, l'infini de la forêt et des possibles, *Sayonara* est imprégné d'une atmosphère d'enfermement psychologique.

Traversé par la mort — les cadavres s'y accumulent —, par des motifs de décomposition et de départs, *Sayonara* prend tour à tour les couleurs de la tragédie et du roman noir. Dans une langue assurée, mais peu ancrée dans le territoire, Millet y distille un sentiment d'étrangeté où la barbarie se mêle de poésie. Convaincant.

Collaborateur
Le Devoir

SAYONARA

Pascal Millet
XYZ
Montréal, 2014, 164 pages

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 3 au 9 novembre 2014

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉCÉDENT (NB DE SEMAINES)

Romans québécois

1	Le gazon... toujours plus vert chez le voisin?	Amélie Dubois/Les Éditions réunies	-/1
2	Lit double • Tome 3	Janette Bertrand/Libre Expression	1/4
3	Violence à l'origine	Martin Michaud/Goélette	-/1
4	La veuve du boulanger	Denis Monette/Logiques	2/8
5	La vie sucrée de Juliette Gagnon • Tome 2	Nathalie Roy/Libre Expression	-/1
6	Survivre! Survivre!	Michel Tremblay/Leméac	-/1
7	Les héritiers d'Enkidou • Tome 10 Déchéance	Anne Robillard/Wellan	4/7
8	Malphas • Tome 4 Grande Liquidation	Patrick Sénécal/Alire	5/8
9	Les gardiens de la lumière • Tome 3 Au fil des jours	Michel Langlois/Hurtubise	3/4
10	Confessions d'une célibataire... repentie	M. Beaubien J. Normandin/Les Éditions réunies	8/2

Romans étrangers

1	Terrible trafic	Kathy Reichs/Robert Laffont	1/3
2	Le siècle • Tome 3 Aux portes de l'éternité	Ken Follett/Robert Laffont	2/6
3	Une main encombrante	Henning Mankell/Seuil	5/2
4	Les neuf cercles	Roger Jon Elory/Sonatine	4/3
5	Arrêtez-moi	Lisa Gardner/Albin Michel	3/3
6	L'épée de vérité • Tome 14 Le crépuscule des prophéties	Terry Goodkind/Bragelonne	6/2
7	Troisième humanité • Tome 3 La voix de la Terre	Bernard Werber/Albin Michel	8/2
8	Georgian • Tome 3 Si vous m'embrassez	Sylvia Day/Flammarion Québec	-/1
9	Kobra	Deon Meyer/Seuil	-/1
10	Le ver à soie	Robert Galbraith/Grasset	7/3

Essais québécois

1	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression	1/3
2	Ici était Radio-Canada	Alain Saulnier/Boréal	-/1
3	Le journal de Lisée. 18 mois de pouvoir...	Jean-François Lisée/Rogers	8/2
4	Les acteurs ne savent pas mourir	Alain Vadeboncoeur/Lux	3/5
5	Nos amis, les politiciens	Vincent Marissal/La Presse	-/1
6	Confessions post-référendaires. Les acteurs politique...	Chantal Hébert Jean Lapierre/Homme	2/10
7	Portrait de famille. 14 vrais ou faux mythes québécois	Alain Dubuc/La Presse	4/4
8	Indépendance. Les conditions du renouveau	Collectif/VLB	6/2
9	De remarquables oubliés • Tome 2	Serge Bouchard Marie-Christine Lévesque/Lux	9/20
10	Lettrés à un souverainiste	Collectif/VLB	-/1

Essais étrangers

1	Le grand mythe du cholestérol	Stephen T. Sinatra/Édito	1/6
2	Le suicide français	Éric Zemmour/Albin Michel	-/1
3	Les âmes blessées	Boris Cyrulnik/Odile Jacob	6/2
4	Une brève histoire de l'économie mondiale	Robert C. Allen/Boréal	2/2
5	Plaidoyer pour les animaux	Matthieu Ricard/Allary éditions	3/5
6	Guerriers de l'impossible. L'argent, les armes...	Samantha Nutt/Boréal	4/4
7	Le vrai lieu. Entretiens avec Michelle Porte	Annie Ernaux Michelle Porte/Gallimard	-/1
8	Nouvelles guerres. L'état du monde 2015	Collectif/La Découverte	5/5
9	Le capital au XXI ^e siècle	Thomas Piketty/Seuil	7/26
10	Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre	Élisabeth Roudinesco/Seuil	10/3

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Nouveau roman de Diane Giguère



AU CŒUR DE LA FORÊT

Qui n'a pas rêvé d'une maison à la campagne? Ce roman est une véritable intrigue... une suite de péripéties.

MARCEL BROQUET
La nouvelle édition

130 titres – versions papier et numériques

Littérature générale, romans historiques, romans policiers, romans jeunesse, poésie, développement personnel, santé-bien être, arts visuels, guides...

RENCONTREZ-NOUS au Salon du livre de Montréal du 17 au 24 novembre Kiosque 546
www.marcelbroquet.com

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de la société

Lundi 17 novembre
à 19 h

Causerie

L'échec du souverainisme québécois

À l'occasion de la parution du livre
Le Souverainisme de province
Boréal

La défaite du projet souverainiste était-elle déjà programmée depuis la décennie 1970, alors que le Parti québécois s'est converti à la gouvernance provinciale?

Avec l'auteur
Simon-Pierre Savard-Tremblay,
Mathieu Bock-Côté et
Stéphane Kelly

Animée par
Jocelyn Caron

Réservation obligatoire
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

KATHERINE
PANCOL
MUCHACHAS

Au Salon du livre de Montréal
Séances de signature

Vendredi 21 novembre

De 11 h 00 à 12 h 00

De 16 h 30 à 17 h 30

Samedi 22 novembre

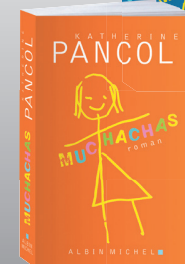
De 13 h 00 à 14 h 00

De 15 h 30 à 16 h 30

Dimanche 23 novembre

De 13 h 30 à 14 h 30

PHOTO © SYLVIE LANCHIERON



Passion – Suspense – Évasion



ALBIN MICHEL

Stand 460

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

MARIE-CLAIRE BLAIS

Cour des miracles

CHRISTIAN DESMEULES

En ouvrant *Aux jardins des Acacias*, le 24^e roman de Marie-Claire Blais, on a un peu l'impression de monter dans un train en marche. Dans un wagon empli de passagers qui ont pris leurs aises et, dans certains cas, fait connaissance. Il ne reste plus qu'à attraper des bribes de conversation. Et à s'accrocher.

L'écrivaine née en 1939 vit depuis longtemps à Key West, en Floride, où elle situe une fois encore *Aux jardins des Acacias*, le 7^e titre d'une vaste fresque romanesque inaugurée avec *Soifs* en 1995 (Prix littéraire du Gouverneur général), et poursuivie ensuite avec *Dans la foudre et la lumière* (2001), ou, plus récemment, *Le jeune homme sans avenir* (2012, Grand Prix du livre de Montréal, tous chez Boréal).

Fidèle à ses thèmes et à sa manière — depuis qu'elle a fait paraître *Le sourd dans la ville* en 1980 —, Marie-Claire Blais livre ici une sorte de flux de conscience. Une dense narration polyphonique faite d'une succession de monologues, comme pour faire obstacle aux violences du monde contemporain que sont (au choix) la prostitution, la drogue, les sévices sexuels, la solitude, les guerres patriotiques.

À ces malheurs du monde répond ainsi une cosmogonie complexe, faite d'une foule d'hommes et de femmes (et d'enfants), d'artistes et de démunis, de travestis et de persécutés, de malades du sida, de migrants et de vaincus, ces « nations d'errants parias » auxquels l'écrivaine a souvent donné vie auparavant.

Les Jardins des Acacias, situés dans une « île du Sud », sont une sorte de lieu de repos où « tous sont acceptés qui ne sont pas admis ailleurs ». Une oasis, en somme, une cour des miracles, où les exclus et les mendians ont le profil des princes. Dans cette maison « où rien ne se passait comme ailleurs », épicentre de compassion, le but donné à chaque résident est de se réconcilier avec la vie et de faciliter sa guérison spirituelle.

On croise à nouveau Petites Cendres, personnage d'ange travesti. Fleur, un musicien en sursis entre deux concerts, qui s'éprend de Su, un toxicomane. Il y a aussi le chien Misha, qui est « aussi une vraie personne » (et qui a des droits). Et puis Wrath, un ancien prêtre pédophile déchu, qui est à la fois le mal incarné et le mal expliqué : « [Il] se pourrait bien, oui, Fleur, que le diable soit un enfant dont on a abusé et qui a grandi dans le plus pervers des secrets, de même que ses jouissances ont été secrètes, de même elles le sont encore, quand il devient un vieil adulte pétrifié. »

L'œuvre, c'est indéniable, brûle d'une intensité incandescente. Mais il y a aussi quelque chose d'un peu sclérosé, dirait-on, dans ce brassage perpétuel des mêmes thèmes, des mêmes lieux, sur le même ton apocalyptique. Malgré les sujets puissants et sombres, la monotonie elle aussi menace.

Mais c'est le chant qu'elle oppose, à la manière d'un barrage impuissant, à la laideur et au crime.

Collaborateur
Le Devoir

AUX JARDINS DES ACACIAS

Marie-Claire Blais

Boréal

Montréal, 2014, 224 pages

PRIX DES COLLÉGIENS 2015

Cinq livres à lire, à penser et à débattre...

C'est vendredi qu'ont été dévoilés les cinq livres finalistes à la 11^e édition du Prix littéraire des collégiens. Le jury était composé de Stanley Péan, écrivain et animateur à Ici Musique, de Pierrette Boivin, de la revue *Nuit blanche*, de Martine-Emmanuelle Lapointe, professeure à l'Université de Montréal et membre du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises, et de la critique littéraire du *Devoir* Danielle Laurin. Catherine Londe, responsable du cahier Livres du *Devoir*, était présidente du jury. Chaque année, c'est plus de 800 étudiants de 56 cégeps qui participent aux délibérations, lisant, critiquant, arguant et débattant entre eux, d'abord dans leur établissement, ensuite lors d'une grande joute nationale où se fait l'élection du livre lauréat. Un concours de critiques littéraires permet aussi aux étudiants participants d'affûter leur plume et leur rhétorique. Les meilleurs textes seront publiés dans *Le Devoir* en avril prochain, lors de l'annonce du gagnant, au Salon international du livre de Québec. Coïncidence ou air du temps? Le ton des livres retenus est sombre, le deuil y est un thème récurrent, abordé sous différents styles, qui témoignent tous d'une écriture de haute tenue.



RÉCIT

LE FEU DE MON PÈRE

Michael Delisle
Boréal
Montréal, 2014, 168 pages

Toujours chez Michael Delisle cette écriture scalpel qui écorche, comme dans *Tiroir no 24* (Boréal, 2010). Ce ton sec, sans pardon. Et voici un ouvrage clé dans le parcours du romancier, nouvelliste et poète. C'est le récit d'un homme d'une cinquantaine d'années, un écrivain, qui revisite par morceaux son enfance malheureuse, sa vie de jeune adulte, jusqu'à maintenant. Il est face à son père, surtout. Même si mère, frère, tante, grand-père, copain, amie, amant, amante font partie de la configuration. Un père qui, après une vie de bandit auprès de « l'oncle » Léo, le chef de l'organisation mafieuse, tente de devenir un nouvel homme, en se jetant corps et âme dans la religion. On saisit, chemin faisant, à quel point l'écriture a joué un rôle capital, essentiel, dans la vie du narrateur. Et comment trois femmes, à trois moments différents, ont joué un rôle clé. « Trois fois, par une phrase, on me transmet un pouvoir qui me rapproche de ma mission d'existence. L'acte m'autorise à devenir moi-même. La connaissance se révèle don d'arme. » Plus que troublant.

Danielle Laurin



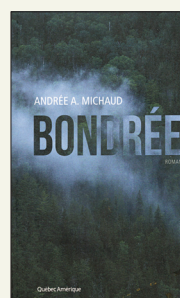
ROMAN

L'ORANGERAIE

Larry Tremblay
Alto
Québec, 2013, 168 pages

L'orangerie plonge d'aplomb dans la guerre. Une guerre sans nom, quelque part au Moyen-Orient. Amed et Aziz, neuf ans, vrais jumeaux liés très fortement l'un à l'autre, vivaient en paix au milieu du décor enchanteur de l'orangerie familiale. Mais leur père se laisse convaincre par un chef terroriste de sacrifier au nom de Dieu l'un de ses fils. Les qualités littéraires de *L'orangerie*, sa fluidité, sa poésie, sa concision en même temps que sa densité, en font un livre exceptionnel. Tout en nuances, en contrastes, sensuelle, parsemée de dialogues puissants mais jamais bavards, l'écriture prend aux tripes. Le roman, séparé en trois parties, s'apparente à une tragédie : la première nous pose au cœur de la guerre, la deuxième nous propulse une dizaine d'années plus tard, au Québec, face au frère survivant. La troisième partie, la plus courte, fait intervenir un témoignage réel dans un contexte de création, alors que le jeune acteur, Amed/Aziz, met des mots sur les voix intérieures qu'il porte en lui. Un cinquième roman très fort pour Tremblay, connu aussi comme dramaturge.

D. L.



ROMAN

BONDREE

Andrée A. Michaud
Québec Amérique
Montréal, 2014, 306 pages

Après *Rivière Tremblante* (Québec Amérique, 2010), sur la disparition d'enfants et la peine insurmontable de leurs parents, voici *Bondrée*, où l'on assiste aux meurtres de deux adolescents trop belles, trop vivantes : Zaza Mulligan et Sissy Morgan, sa meilleure amie. Été 1967. Tout nous est raconté au passé, longtemps après, mais c'est comme si on y était, dans cette communauté soudain dévastée. Et c'est la plus grande force de la romancière : l'exploration de cette dévastation. Finie la liberté de mouvement pour les enfants, finie l'insouciance. Michaud parvient à s'immiscer dans la tête des protagonistes et donne dans ce dixième roman à penser autant qu'à voir. L'écriture est enflammée, inspirée, le rythme haletant, ponctué de scènes de la vie quotidienne. L'humanité côtoie le sordide. La structure, complexe au début, s'avère ingénieuse. Le récit alterne entre une narration omnisciente et une narration au « je », celui d'une enfant de 12 ans, devenue grande. *Bondrée* est un thriller psychologique et un roman d'initiation : la petite narratrice, à la fin de l'été, aura traversé de l'autre côté de l'enfance. « Je vieillissais, il n'y avait pas d'autre explication, et prenais lentement conscience que ça pouvait être aussi douloureux que chiant. »

D. L.



NOUVELLES

FAIS PAS CETTE TÊTE

Jean-Paul Beaumier
Druide
Montréal, 2014, 144 pages

Ce sont 17 histoires courtes, souvent allusives, bercées de mélancolie, de doutes et d'illuminations tranquilles. On y trouve des couples qui se disloquent sans larmes, des situations d'enlèvement conjugal ou professionnel, des visions douces-amères. Un père, par exemple, qui appréhende le moment où sa fille n'aura plus besoin de lui, un fils qui se projette dans l'avenir au gré d'un geste innocent que pose sa vieille mère. Mine de rien, le temps s'écoule à grand bruit dans *Fais pas cette tête*, le 5^e recueil de nouvelles de Jean-Paul Beaumier. Il use les nerfs et les couples, comme dans *Plaisir Sancerre* : « Romain, la bouteille de Bise des prés en main, resta décontenancé. Jamais auparavant elle n'avait projeté ses chaussures au milieu de la pièce. Jamais elle ne l'avait appelé "mon chéri" en se laissant choir de tout son long dans un fauteuil. Tout ce qu'il trouva à lui répondre, c'est qu'elle ne fumait pas, enfin qu'elle ne fumait plus. "Eh bien, ce temps est révolu, mon chéri." » Ce temps, aussi, rend les enfants semblables à leurs parents. Il fait son travail, patient, régulier, impitoyable. Il n'y a rien d'autre à en espérer. C'est de ce côté un peu sombre des choses, mais avec beaucoup de justesse et une certaine retenue, que se situe Beaumier.

Christian Desmeules



ROMAN

LA BALLADE D'ALI BABA

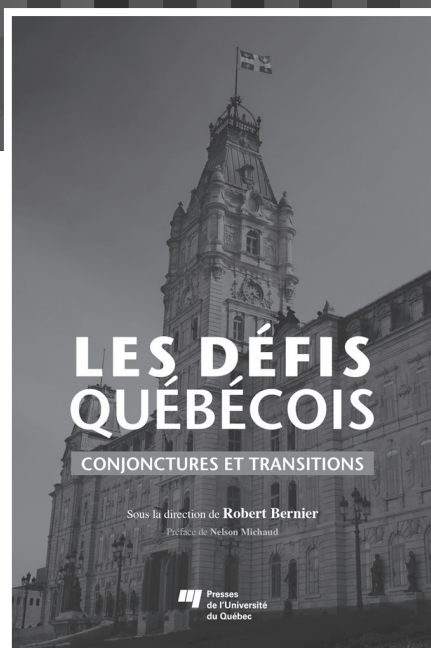
Catherine Mavrikakis
Héliotrope
Montréal, 2014, 216 pages

« Mon père avait toujours été un revenant. Jamais là, mais toujours susceptible de réapparaître. » Dans *La ballade d'Ali Baba*, Catherine Mavrikakis fouille à sa façon, sans ménagement, la relation entre une fille et son père. Son père mort, fantasque, menteur, mégalo, qui continue de la hanter. Le roman se lit comme une quête, une enquête sur l'histoire pleine de trous de cet insaisissable père, sur son parcours en dents de scie, de la Grèce natale à l'Algérie de son enfance pauvre, des États-Unis, où il tente de se réinventer grâce au rêve américain, jusqu'au Québec, où il fondera une famille... avant de repartir à New York, seul. On aura l'impression, parfois, de se perdre en chemin. Ces épisodes sont entrecoupés des souvenirs de la narratrice, Érina, et de certaines situations comiques. Et d'une certaine part d'autodérision, venant de l'auteure du *Ciel de Bay City* (Héliotrope, 2008), qui a placé la mort, la coexistence entre les vivants et les morts, au centre de son œuvre de fiction. Livre hommage au père, sans complaisance. Et livre du deuil, qui déborde de vie autant que de vulnérabilité.

D. L.

Salon du livre de Montréal

TABLE RONDE – samedi 22 novembre 2014



Robert Bernier, directeur du livre *Les défis québécois*, et quelques auteurs de l'ouvrage, dont Isabelle Lacroix, Marcelin Joanis, Jean-Louis Denis et Yves Boisvert, réfléchissent à ce Québec que nous devons renouveler et tentent de comprendre comment rompre avec certains automatismes qui ont conduit à l'essoufflement de nos services publics.

Animation de la table ronde :
Christian Dufour
17 h 30, espace Archambault

Passez
nous voir !
Stand 300

PUQ.CA

Presses
de l'Université
du Québec

On a tous besoin de savoir
POUR AGIR

LE QUARTANIER

AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
DU MERCREDI 19 AU LUNDI 24 NOVEMBRE 2014
STAND NUMÉRO 402 (DIMEDIA)

LES AUTEURS PRÉSENTS AU SALON

Samuel Archibald · Mathieu Arsenault ·
Érik Bordeleau · Hervé Bouchard · Anne Éline Cliche ·
Carle Coppens · Alain Farah · Sophie Létourneau ·
Geneviève Pettersen · Marc-Antoine K. Phaneuf ·
Éric Plamondon · Pierre Popovic · François Rioux ·
Steve Savage · Michaël Trahan · David Turgeon

JONAS DE MÉMOIRE

d'ANNE ÉLAINE CLICHE, finaliste au GRAND PRIX DU LIVRE DE MONTRÉAL

LA MÉLANCOLIE DES MISÉRABLES

de PIERRE POPOVIC, PRIX SPIRALE EVA-LE-GRAND

NŒUD COULANT

de MICHAËL TRAHAN, PRIX ALAIN-GRANDBOIS et PRIX ÉMILE-NELLIGAN

INFORMATION & DIFFUSION :

WWW.LEQUARTANIER.COM / WWW.DIMEDIA.COM

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

BANDE DESSINÉE

De l'art dans le neuvième art en plusieurs tonalités

FABIEN DEGLISE

Étrange concordance des temps. Cet automne, le neuvième art cherche à mettre de l'art au cœur de plusieurs narrations en convoquant de grandes figures artistiques dans des récits, en se faisant philosophe ou simplement en maniant l'art, et la manière, habilement. Petit tour d'horizon, en quatre tons.

L'art de tuer. Objet sombre, mais certainement pas dénué d'intérêt, *Moi, assassin* (Denôël Graphic), d'Antonio Altarriba et Keko, suit, à la trace rouge sang, dans un univers très noir, un tueur pour le moins atypique. L'homme est un prof d'université dans un

Pays basque espagnol en tension sociale et politique avec le reste du pays. Il s'intéresse au concept de cruauté dans l'art, théoriquement, mais également en perpétrant des meurtres inspirés de grandes toiles: Goya, Delvaux et compagnie.

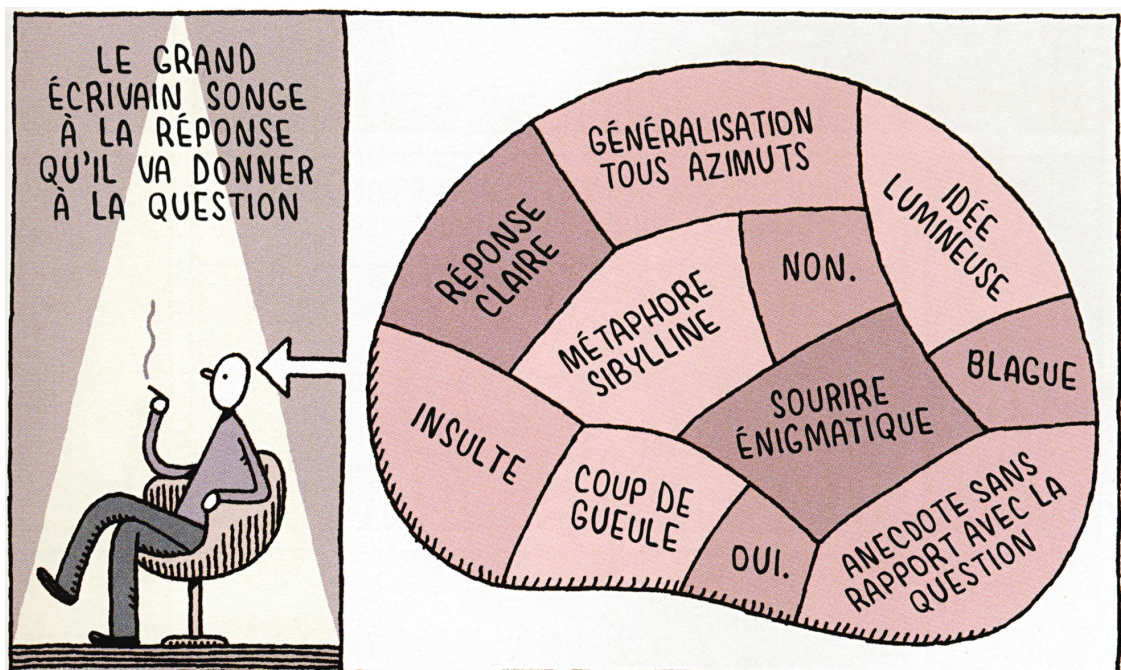
Le texte est solide (traduit de l'espagnol par Alexandra Carrasco), troublant même, avec une référence pas forcément fortuite à un tueur-mannequin-cannibale montréalais qui défraye toujours la chronique. Le graphisme est redoutable, servant avec cette efficacité rare un récit qui va chercher toute sa force, sa charge dans la fascination qu'induit l'inconfort qu'il génère. Tout un art.

L'art de faire réfléchir... en divertissant. C'est le tour de force que réussit ce jeune Écossais connu sous le nom de Tom Gauld avec *Vous êtes tous jaloux de mon jetpack* (Alto), petit bijou que la maison d'édition de Québec a traduit en français avec la complicité des Éditions 2024 en France. À l'intérieur? Un regard amusé sur le présent qui, dans des récits très courts, tenant parfois en une seule image, passe joyeusement la varlope sur les dérives de la culture, sur les excès de communication et sur les nombreux paradoxes des temps présents.

On y parle de Shakespeare, de Pierre Bourdieu, des sœurs Brontë, des intellectuels et de leurs tours d'ivoire ou encore des interminables conflits entre grande littérature et science-fiction. Avec cette finesse, cette intelligence, cette densité cachée dans une apparence légère qui au final tissent surtout un art de l'effet, particulièrement bien maîtrisé.

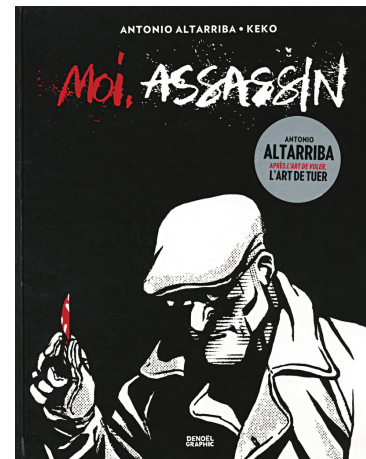
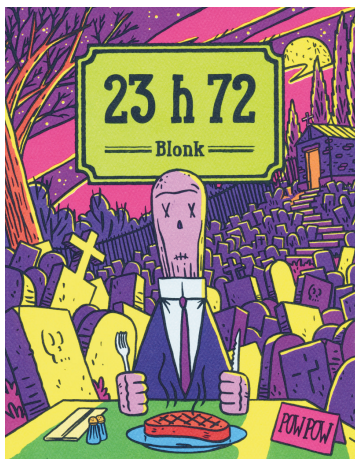
L'art de revenir à la vie. Avec son *23 h 72* (Pow Pow), le graphiste Blonk — Jean-Claude Aumais pour l'état civil — met l'engouement très présent pour les zombies à sa sauce en imaginant le pire: qu'arriverait-il si un cadavre décidait de sortir de son placard? Littéralement?

Le résultat suit le retour à la vie mouvementé de JC, qui neuf mois après sa mort vient frapper à la porte de sa veuve, qui, bien sûr, est passée à autre chose. L'univers est grotesque, mais plein de couleurs. Il cultive également cet humour absurde très contemporain qui finit malgré tout par porter un regard cru sur le monde, sur les rapports sociaux, sur le vide de nos vies quotidiennes, tout



TOM GAULD

Vous êtes tous jaloux de mon jetpack présente un regard amusé sur le présent dans de très courts récits.



Un peu de nostalgie aussi...

Il y a un peu de nostalgie dans cet automne littéraire, nostalgie qui peut même devenir un art, sous la plume de Rémy Simard — invité d'honneur du Salon du livre —, qui débarque dans cette rentrée avec *Mes Dinky* (La Pastèque), une ode savoureuse et dessinée à une de ses grandes obsessions: la collection de voitures miniatures. Il en possède 140. Il faut l'admettre aussi: tout cela l'a fait virer sur le capot. C'est que l'artiste est un collectionneur impétueux, qui depuis des années est capable de tout pour mettre la main sur la Plymouth Plaza 1959-1963 (numéro 178, pour les connaisseurs), sur le Covered Wagon modèle no 25b, et autres pièces rares et attirantes dont il relate l'acquisition dans ce récit amusant débordant de détails et d'autodérision. Les salons, les achats par correspondance, le drame des pneus qui séchent, les boîtes copiées et les commentaires affligés de sa blonde sur un comportement qui pourrait

relever un peu de la pathologie, tout y passe, avec ce dessin très amusant qui côtoie des reproductions fidèles de miniatures que l'artiste connaît bien, pour les avoir sans doute un peu trop regardées. Nostalgie encore, avec *Les tontons Dalton* (Lucky Comics), cent seizième album de la série imaginée par Morris et désormais reprise par Achdé — qui débarque au même salon cette année (du jeudi 20 novembre au dimanche 23). Sous la couverture: pas de surprise, mais un récit qui respecte le niveau comique et narratif de l'œuvre en confrontant cette fois Luke au fils d'un cousin des Dalton, dont le quatuor va devoir prendre soin, sous la supervision du cow-boy solitaire. Laurent Gerra, une sorte de comique, signe le scénario avec Jacques Pessis, amenant le texte là où on l'attend le plus avec ses gags prévisibles formatés pour les enfants de 10 ans. Et pour ceux qui n'arrivent pas à se sortir de cet âge-là.

en donnant l'impression de regarder ailleurs.

L'art de bien raconter une histoire. Francis Desharnais, le père de *Burquette*, est un redoutable narrateur et il le prouve une nouvelle fois avec *La guerre des arts* (Pow Pow), qui relève certainement d'un petit tour de force. Et comment! 10 cases à peine, pas une de plus, sont uti-

lisées ici sur 92 pages pour relater cette aventure loufoque qui se joue un peu au-dessus d'une ville du Québec, pas très loin de Mascouche, et un peu dans l'espace.

On résume: un jour, des extraterrestres menacés de «mort artistique» débarquent pour soustraire tous les artistes et créateurs de la Terre

— mais aussi les plombiers — afin de sauver leur civilisation, forçant du coup les sociétés humaines à composer soudainement avec ce grand vide, et le lecteur à se questionner, malgré lui, sur la place de l'art dans une vie. Fort, comme dirait l'autre.

Le Devoir

Promotion à l'achat de trois livres

1^{er} 10%*
2^e 15%*
3^e 20%*

Du 6 novembre au 7 décembre 2014
Sur présentation de ce coupon seulement.

le Parchemin
CRÉATEUR DE BONHEUR DEPUIS 1966

Berri-UQAM, Tél.: 514 845-5243
505, rue Sainte-Catherine Est, Montréal (Québec) H2L 2C9

* Rabais à partir du prix courant et ne peut être jumelé à toute autre promotion. Livres en stock seulement, à l'exception des livres scolaires et d'informatique.

Le lecteur du 6 h 27
Un conte de fées moderne et original, des personnages pleins d'humanité. Des milliers de lecteurs ont déjà été conquis par l'histoire de Guylain Vignolles, à votre tour de succomber!

edito

Jean-Paul Didierlaurent
AU SALON DU LIVRE
Stand Gallimard, n° 160

Vendredi 21 novembre de 19 h à 20 h
Samedi 22 novembre de 13 h à 14 h
Dimanche 23 novembre de 13 h à 14 h

Rencontre animée par Jérémy Laniel
Samedi 22 novembre 14 h 15,
Niveau 3, n° 50

Les Éditions

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de la littérature

Dimanche
23 novembre à 15 h

Prise de parole

vous invitent à célébrer l'extraordinaire aventure littéraire

Autoportrait
de l'artiste multidisciplinaire et écrivain

Herménégilde Chiasson,
l'un des plus grands poètes canadiens.

Avec des performances de
Rose Eliceiry
Daniel Leblanc-Poirier
Bertrand Laverdure
et **Herménégilde Chiasson**

Réservation obligatoire
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

ENEZ RENCONTRER NOS AUTEURS stand 416 Distribution HMH

XYZ éditeur

FRÉDÉRIC BÉRARD
MARIE CLARK
WILLIAM DROUIN
BERNARD LA RIVIÈRE
CARL LEBLANC
HUGO LÉGER

ÉLOÏSE LEPAGE
YVON PARÉ
VINCENT PARIS
MINOU PETROWSKI
ROMAIN SAINT-CYR
VIC VERDIER
FÉLIX VILLENEUVE

MILÉNA BABIN
ÉLÉONORE LÉTOURNEAU
JÉRÔME MINIÈRE
ELSA PÉPIN

QUAI No 5

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

POLAR

Le père Noël est une ordure

MICHEL BÉLAIR

Le nom de Martin Michaud monte tout de suite à la surface quand on parle de polars québécois; des livres comme *Je me souviens* et *Il ne faut pas parler dans l'ascenseur* (Goélette, 2012 et 2010) font très certainement partie de ce qui s'est publié de mieux ici dans le genre. Un peu comme Benoît Bouthillette — qui est devenu son éditeur chez Goélette et dont on attend impatiemment la prochaine histoire, d'ailleurs —, Michaud sait décrire avec une dégaine imparable des univers fondés sur des espaces intérieurs troubles... comme s'il parlait de la pluie ou du beau temps. Cette nouvelle enquête de Victor Lessard vient une fois de plus en faire la preuve.

Tout s'amorce plutôt brusquement par une sorte de descente aux enfers où l'on retrouve Lessard dans les égouts du nord de Montréal; au milieu des eaux épaisses et des rats qui lui filent entre les jambes, l'enquêteur tombe presque littéralement sur un cadavre décapité. Quelques dizaines de pages plus loin, et quelques jours plus tôt d'ailleurs, on comprendra qu'il s'agit du corps du commandant Maurice Tanguay du Service de police de la Ville de Montréal (SPVM)... dont on vient de trouver la tête dans une benne à ordures située derrière une boulangerie portugaise, près de Saint-Laurent. Sur un mur tout près, un macabre graffiti, où l'on voit un squelette avec un bonnet de père Noël dans une main et un long couteau dans l'autre,

vient en quelque sorte signer le meurtre.

Victor Lessard et son équipe des Crimes majeurs, Jacinthe Taillon en tête, sont chargés de l'affaire par le grand patron du SPVM, même si tout le monde sait que Tanguay et Lessard étaient en conflit ouvert: le chef Piché va jusqu'à décrire le défunt comme un homme admirable en priant l'enquêteur de prendre tous les moyens pour élucider rapidement le crime. Dès le départ, Lessard est sous le choc: comment a-t-il pu se tromper sur le compte de Tanguay, qu'il a toujours vu comme une crapule?

Père Fouettard

Des cadavres, il y en aura beaucoup d'autres dans cette histoire tordue — qui peut se dévorer d'un seul coup malgré ses 450 pages —, soyez prévenus. Presque toujours accompagnés du graffiti au bonnet de père Noël, ils viendront jalonnent une histoire sordide qui débute dans les années 1980 par la disparition, l'enlèvement plutôt, de trois jeunes garçons, tout juste une semaine avant Noël.

Contrairement à Lesage et son équipe, qui ne le comprendront qu'à la toute fin de l'enquête, le lecteur sait que ces enfants sont séquestrés par l'homme qui s'est déguisé en père Noël pour les enlever afin d'en faire des assassins sans scrupule: c'est cela, la « violence à l'origine ». Et il y a pire encore puisqu'une fois la « formation » du petit Maxime menée à terme, Michaud nous fera plon-

ger encore plus bas dans les abîmes du « Ça » et du refoulé en abordant la traite des humains et le marché mondial de l'esclavagisme sexuel. Brrrrrr...

Tout cela est mené rondement, avec classe, intelligence, style et citations de Nietzsche, de Freud, de Rilke ou de Foucault, sans un mot de trop (ou presque). Au fil de ses enquêtes, Victor Lessard est devenu un être complexe, authentique, sans trop de tics de superfluité et, bonne nouvelle, le noyau de personnages qui l'entourent est arrivé à maturité: Jacinthe et Loïc, un de ses assistants, sont des êtres autonomes. Surtout elle, qui prend vraiment ici autant de place que de pertinence. Ce n'est toutefois pas encore le cas pour Nadja, la conjointe de Lessard, mais ça viendra peut-être au prochain tournant.

Un mot aussi sur le découpage presque cinématographique du roman; il contribue tout au long, comme tout montage qui se respecte, à élargir le sens de tout ce qu'on lit. Bravo au romancier et à son éditeur, qui doivent s'amuser ferme. Et vivement le prochain Michaud.

L'auteur sera en séance de signatures au Salon du livre les jeudi 20, vendredi 21, samedi 22 et dimanche 23 novembre.

Collaborateur
Le Devoir

VIOLENCE À L'ORIGINE

Martin Michaud
Éditions Goélette
Montréal, 2014, 456 pages



LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Variations sur une catastrophe aérienne

GENEVÈVE TREMBLAY

Quatre auteurs, quatre romans, une même prémisse: la série *Vol 459* reprend la formule lancée il y a deux ans par VLB éditeur, qui avait alors mis cinq écrivains à pied d'œuvre pour imaginer des histoires aux étages du bâtiment fictif L'Orphéon. Cette fois, d'insolite, le canevas passe au dramatique: chaque livre observe les chocs, anticipés ou immédiats, d'une série de personnages après l'écrasement d'un avion au large de Terre-Neuve.

Si un tel scénario catastrophe n'a rien d'original, les drames aériens répétés au cours de la dernière année donnent forcément une autre portée au procédé littéraire. Attentat terroriste, suicide, défaillance technique? Le mystère restera quasi entier. Sur le fond, bien que le thème appelle ses rebondissements prévisibles, chaque auteur a construit une narration plus fine autour de l'identité, du doute et de la mort — mais la mort comme une disparition, plus absurde que définitive. D'un livre à l'autre, les figures s'entremêlent. La chronologie est souvent renversée, pour le meilleur et pour le pire. L'aéroport, sorte de point zéro par défaut du synopsis, sert autant de béquille que de bouée.

Fleur de cerisier, d'Aline Apostolska. Lancé dans une quête identitaire alambiquée après une série de coups du destin, un jeune Vietnamien immigré au Québec et naturalisé Américain fonce vers l'aé-

roport Pierre-Elliott-Trudeau à la rencontre de son passé... et de lui-même. Un va-et-vient continu dans le temps et dans le monde rebâtit l'intrigue, narrée au « je » et très portée sur l'introspection. Même s'il fait un éloge honnête des *boat people*, arrivés en masse à Montréal à la fin des années 70, *Fleur de cerisier* pâtit d'un style trébuchant et d'un discours à l'analyse si appuyée qu'il en devient incohérent.

Les îles Canaries, de Claudia Larochelle. Divisé en dix chapitres donnant chacun voix à un proche de Louisa, une jeune agente de bord en poste au moment de la tragédie, *Les îles Canaries* dresse un portrait à la fois délicat et brutal du deuil. D'abord étrangère au lecteur, Louisa se dévoile couche par couche dans le regard de sa sœur (Lucide), de son mari (ébranlé), de sa mère (en déni) et de son ex (furieux), autant de réactions qui dédramatisent sa mort elle-même. Chaque portrait est porté par un ton juste et alimente l'intrigue jusqu'à la finale, au dénouement attendu, quoiqu'attendrissant.

S.A.S.H.A., de Martin Michaud. Dans ce polar qui déborde dans la science-fiction, un étrange duo: le petit Sasha, un garçon patient et discipliné, accompagne à l'aéroport son « père » Elias, un homme très nerveux et à l'aspect négligé. Postés à l'étage des départs, tous deux attendent une femme. Qui est-elle? Et pourquoi tout ce mystère autour du petit? L'intrigue progresse à rebours, sans cesse filtrée par

l'esprit tourmenté d'Elias, et rebondit jusqu'aux services de sécurité américains. La fin, étonnamment expédiée en quatre pages, détonne dans le clair-obscur de l'ensemble.

Elle était si jolie, de Pierre Szalowski. Ce suspense en puzzle est d'une complexité considérable, mais livré à un rythme si haletant qu'on s'y laisse aspirer. Daniel Béland, jeune papa trifluvien à la vie rangée, reçoit son passé à la figure par un matin banal. Panique à bord. Une histoire d'amourette à Paris avec une agente de bord, il y a vingt ans, prend dès lors des proportions de plus en plus sordides, faisant valser tant l'histoire que les témoins, très nombreux, sur les deux continents. L'écrasement d'avion, ici, a un double sens — aspect inédit qui adoucit le sentiment récurrent de trop-plén.

Même si l'éditeur soutient que les romans se lisent « indépendamment les uns des autres », il reste que le procédé lui-même autour de *Vol 459* commande une lecture intégrale — ne serait-ce que pour apprécier ses points d'attache et comparer l'approche des auteurs. C'est d'ailleurs là l'intérêt principal de la formule de ce travail en série, un travail collaboratif à la voix plurielle, certes, mais plutôt circonscrit sur le plan créatif.

Les auteurs de la série sont en séance de signatures au Salon du livre les vendredi 21, samedi 22 et dimanche 23 novembre.

Le Devoir

LIRE délivre

FINALISTES
ÉDITION 2015

Catherine Mavrikakis

La ballade d'Ali Baba
Héliotrope

Andrée A. Michaud

Bondrée
Québec Amérique

Jean-Paul Beaumier

Fais pas cette tête
Druide

Michael Delisle

Le feu de mon père
Boréal

Larry Tremblay

L'orangerie
AltoPRIX
littéraire
DES
COLLÉGIENS

prixlitterairedescollégiens.ca

FONDATION
MARC BOURGÉ

ENBRIDGE

Québec

RBC

QUÉBECOR

LE DEVOIR

SCRILCQ
CENTRE DE RECHERCHE
INTERNATIONALE
SUR LA LITTÉRATURE ET LA
CULTURE QUÉBÉCOISEfiL
FÉDÉRATION INTERNATIONALE
DE LA LITTÉRATUREASSOCIATION
INTERNATIONALE
DES ÉCRIVAINS
QUÉBÉCOISES

lettres québécoises

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

LINDA SPALDING

LEMEAC

L'acquisition

Traduit de l'anglais (Canada) par Paule Noyart

« Étonnant [...]. Très bien traduit [...]. *L'acquisition* est un roman qui oscille entre style très direct, description fouillée et lyrisme émotif. »Marie-Christine Blais, *La Presse*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Conseil des arts
du Canada
Canada Council
for the Arts

© Derek Shannon

QA40^e
les écrits restentVENEZ RENCONTRER NOS AUTEURS AU
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

DU 19 AU 24 NOVEMBRE 2014

STAND 126

QuébecAmérique
quebec-amerique.com

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

LA VITRINE

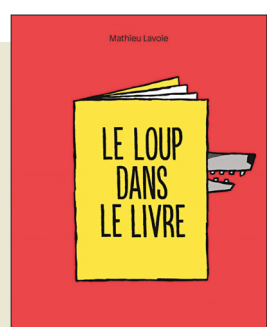


ROMAN POUR ADOS

CŒUR DE SLUSH
Sarah-Maude Beauchesne
Hurtubise
Montréal, 2014, 224 pages

Billie a 17 ans, une sœur un peu plus vieille, un père médecin récemment abandonné par sa femme retombée en adolescence et un désir équivoque : devenir une femme, c'est-à-dire faire l'amour. Elle est rêveuse, fébrile et obsédée, depuis peu, par un beau cycliste blond qui la trouble. « *Je suis mêlée, c'est parce que je grandis, je pense* », dit-elle dans ce roman dont elle est la narratrice. Livre ensoleillé — Billie est surveillante de baignade aux glissades d'eau — dont le ton emprunte à la *chick-lit* et le propos au roman d'apprentissage pour adolescentes, ce roman, œuvre d'une auteure de 25 ans, est frais, désinvolte et énergique, mais sa trame narrative, mince et redondante, manque de coffre. Sarah-Maude Beauchesne rend bien le romantisme adolescent fragile d'une génération sans ancrages moraux solides, mais elle reste à sa surface, le mime au lieu de le creuser. Les adolescentes, malgré tout, devraient raffoler de ce livre vif, auquel manque la profondeur.

L'auteure sera en séance de signatures au Salon du livre les mercredi 19, samedi 22, dimanche 23 et lundi 24 novembre.
Louis Cornellier

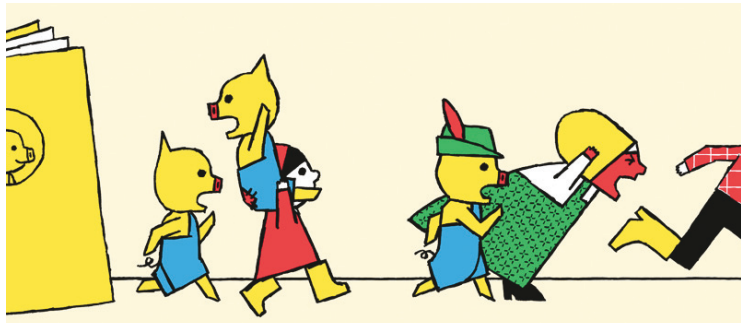


ALBUM JEUNESSE

LE LOUP DANS LE LIVRE
Mathieu Lavoie
Comme des géants
Montréal, 2014, 48 pages

Il vit dans la forêt et, pourtant, il n'y a que dans les bouquins que le loup avale les enfants. C'est donc en grimant littéralement dans les pages du livre que la bête pourchasse ici le Petit Chaperon rouge, les trois petits cochons, le petit Pierre et M. Séguin. Mais est-ce vraiment pour les manger? Avec *Le loup dans le livre*, Mathieu Lavoie signe pour la première fois le texte et les illustrations de son œuvre. C'est le plus récent titre de la jeune maison d'édition Comme des géants (dont il est d'ailleurs cofondateur), déjà réputée pour offrir des albums jeunesse où le fond et la forme ne font qu'un — avec art. Ici, un pas de plus est franchi alors que les images et la mise en abyme du livre contribuent directement au récit... Amusant.

L'auteur sera en séance de signatures au Salon du livre les jeudi 20 et samedi 22 novembre.
Frédérique Doyon

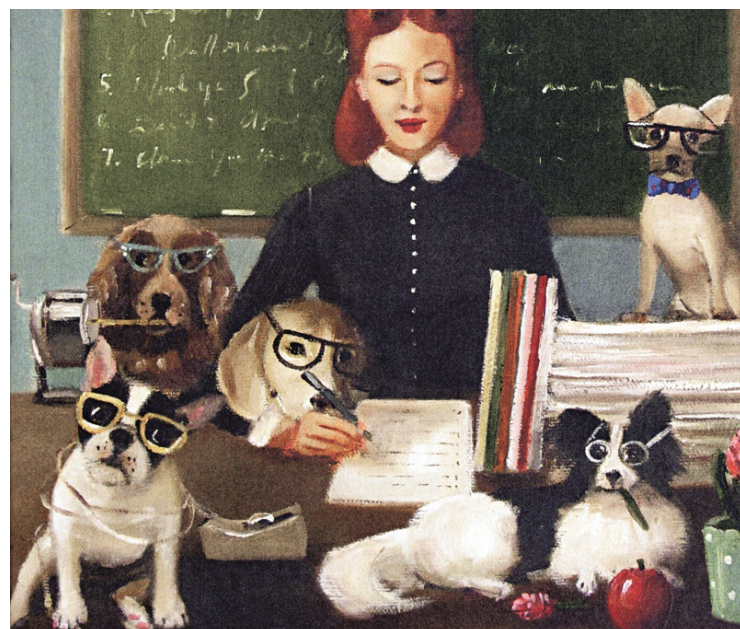


À bon chien, bon os

AMÉLIE GAUDREAU

Bel objet d'art, de sagesse et d'humour que cet album jeunesse de la collection « Bourgeon » des éditions du Marchand de feuilles, dont les titres sont destinés « aux enfants savants qui n'aiment pas qu'on leur parle en bébé ». Les adultes se trouvent également fort bien servis dans ce *Mademoiselle Moon* fait d'une vingtaine de « leçons pour chiens », qui aurait pu prendre la forme d'un ouvrage d'épanouissement personnelle s'il n'avait pas eu pour théâtre enchanteur et ludique une île au large de la France où la gouvernante de 67 chiens se donne la mission de les éduquer afin qu'ils soient « heureux, en santé, bien élevés ».

Ce petit livre est d'abord publié dans sa traduction française — la version originale devrait voir le jour en 2015. À l'origine un projet pictural de la peintre anglaise Janet Hill, qui s'appretait à rendre public sur son site Internet le tableau de sa huitième leçon, le projet s'est transformé en ouvrage pour enfants lorsque l'éditrice Mélanie Vince-



JANET HILL

Chacune des leçons de vie est accompagnée d'une œuvre mettant en scène l'élégante gouvernante et ses « élèves ».

lette l'a contactée. Une première pour l'artiste. Chacune des leçons de vie — des conseils que l'on a parfois entendus mille fois mais qu'il n'est pas mauvais de se rappeler (« *Respecte la propriété d'autrui* », « *Cultive ton jar-*

din et tu n'auras jamais faim », « *Une pièce bien rangée est une pièce accueillante* », « *Manifeste ton amour sans compter* ») — est accompagnée d'une œuvre mettant en scène l'élégante gouvernante et ses « élèves », qui l'illus-

tre de façon plus ou moins explicite et comique.

Car malgré l'esthétique un peu convenue, inspirée de l'impressionnisme et teintée d'une certaine sophistication très « années 50 », ce conte évite de tomber dans le kitsch grâce aux touches d'humour absurde qui parsèment ces riches tableaux. Les amateurs de pitous qui acceptent de se faire déguiser seront particulièrement servis en matière de rigolade.

Les plus curieux de la démarche de l'artiste, dont on retrouve les œuvres autant en galeries que sur les cartes Hallmark, peuvent aller jeter un œil à sa série d'entrées de blogue où elle commente (seulement en anglais) le processus de création de ce projet singulier et l'évolution des personnages qui le peuplent.

Le Devoir

MADEMOISELLE MOON

Janet Hill
Traduit de l'anglais
par Annie Pronovost
Marchand de feuilles
Montréal, 2014, 52 pages

Des suggestions (jeunesse) pour le Salon

L'écriture au féminin?

Vraiment? Et pour les 10 à 15 ans? Rose-Line Brassat, Sophie Rondeau et Sarah-Maude Beauchesne en débattent. À l'Agora, mercredi 19 novembre, 10 h 45.

Remise du prix Cécile-Gagnon, dédié depuis sa création en 1997 à la relève en littérature jeunesse. À l'Agora, mercredi 19 novembre, 12 h 45.

Faire aimer les livres.

Quelques trucs pour aider les enfants à tomber amoureux des livres et, forcément, de la lecture, donnés par Julie Provencher. À l'Agora, vendredi 21 novembre, 10 h 45.

Qui lit ces livres pour les jeunes? Discussion sur la popularité d'une certaine littérature jeunesse auprès des adultes (Harry Potter, *Hunger Games* et consorts). À l'Agora, vendredi 21 novembre, 15 h 15.

Patrick Modiano

PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE 2014

Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier

PATRICK MODIANO

Gallimard

David Foenkinos

PRIX RENAUDOT 2014

CHARLOTTE

Gallimard

Triptyque www.triptyque.qc.ca

Jacques Julien
Leonard Cohen
Seul l'amour
essai, 233 p., 25 \$

Cet essai est à la fois incontournable pour les amateurs de Leonard Cohen et accessible pour ceux qui désirent se familiariser avec le parcours de cette véritable légende de la chanson et de la poésie.

« Un ouvrage extrêmement intéressant... En lisant ces pages, je faisais mille et une découvertes. »

Michel Désautels
Désautels le dimanche,
ICI Radio-Canada Première

Julie Héту
MOT

Julie Héту
MOT
roman, 212 p., 22 \$

« Ce n'est pas tous les jours dans la littérature québécoise que l'on peut plonger dans l'imaginaire tout en réfléchissant au sens du jeu de la mort que se livrent matador et taureau dans l'arène. Dans ce roman, la métaphore est belle, l'action soutenue et la page couverture magnifique! »

Mario Cloutier, *La Presse*

Salon du livre de Montréal—Stand 400

MÉDIASPAUL

Venez rencontrer nos auteurs

Stand 371

Rodhain Kasuba Malu
FRANÇOIS REBÂTIS MON ÉGLISE
Le pape et l'héritage de François d'Assise

Odetta Bernazzani - Benoît Lacroix
Santé mentale santé spirituelle
Dialogue entre une psychiatre et un théologien

Jean-Philippe Trottier
LA PROFONDEUR DIVINE DE L'EXISTENCE
Préface de Charles Taylor

ODETTE BERNAZZANI
RISQUER DIEU
Jean-François Gosselin

JEAN-PHILIPPE TROTTIER

Roger Poudrier
ABBA
LE BON AU-DÉLÀ DE TOUT

JEAN-FRANÇOIS GOSSELIN
CÉLÉBRER LES MANUSCRITS de la MER MORTE
Une perspective canadienne
Sous la direction de Jean Duhaime et Peter W. Elliot
Composé, révisé, illustré par des spécialistes des manuscrits de la mer Morte et de la Sécheresse comestible

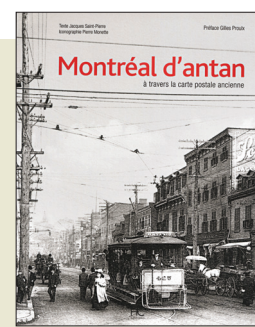
ROGER POUDRIER

JEAN DUHAIME

mediaspaul.ca

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

LA VITRINE

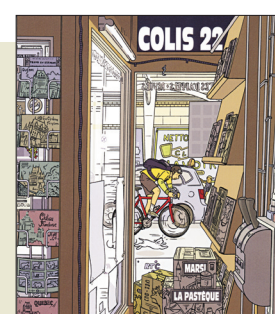


HISTOIRE

MONTRÉAL D'ANTAN
À TRAVERS LA CARTE POSTALE ANCIENNE
Jacques Saint-Pierre
Éditions Hervé Chopin
Paris, 2014, 109 pages

Popularisée en Europe au XIX^e siècle, la carte postale a vite connu aussi ses heures de gloire en Amérique. On en produisit des différentes, par milliers, dans toutes les grandes villes et parfois jusque dans les villages. Mais comme l'explique Jacques Saint-Pierre, une collection de cartes postales, si importante soit-elle, ne montre pas tout d'une cité. Bien au contraire. « Elle privilégie le beau, le pittoresque, l'édifiant! » L'image témoigne d'un certain aspect de la cité ainsi que de l'idée que s'en fait l'éditeur. Les vieilles cartes postales de Montréal montrent bien entendu des vues patrimoniales de la ville, près du fleuve, avec les bateaux, leurs marchandises, la garnison anglaise en poste à l'île Sainte-Hélène. Puis on entre dans la cité proprement dite, avec ses tramways, ses commerces, sa gare, ses monuments, ses écoles, ses églises. Scènes d'hiver, scènes d'été... Plusieurs des clichés qui servaient à produire ces cartes sont remarquables. Dans l'ensemble, les indications unilingues anglaises des commerces laissent comprendre que tout se passait dans cette langue, comme si l'existence même du français dans cette cité ne comptait absolument pour rien. *Montréal d'antan* présente plus de 200 cartes, dont on devine que certaines durent aussi être colorisées à la main, comme c'était souvent le cas. Ici, dans ce beau livre, tout est en noir et blanc.

L'auteur sera en séance de signatures au Salon du livre les samedi 22 et dimanche 23 novembre.
Jean-François Nadeau



BANDE DESSINÉE

COLIS 22
Marsi
La Pastèque
Montréal, 2014, 164 pages

Il y a peut-être une intrigue qui s'étire un peu trop en longueur dans ce *Colis 22*, deuxième récit dessiné en carrière du talentueux dessinateur Marsi. Pas assez nerveuse non plus, cette enquête qui pourtant prend place dans l'univers des messagers à vélo à Québec, un univers où tout va vite, où les virages se prennent à 90 degrés et où ici, Pluton, un sympathique coursier, se trouve confronté à une drôle d'affaire sur fond d'alertes à la bombe : un étrange colis, contenant un tube, et qui va forcément changer le cours de son existence en perpétuel mouvement. Les références aux astres — tous ces potes portent étrangement des noms de planète — sont nombreuses, tout comme celles à la Vieille Capitale, que l'auteur dévoile ici avec une précision étonnante et une intimité qui, dans quelques cases, est même particulièrement délicate. Sauf que, au final, le récit, lui, avec son scénario qui manque de densité, finit par faire de ce *Colis 22* un paquet paradoxalement bien vide.

L'auteur sera en séance de signatures au Salon du livre les vendredi 21 et samedi 22 novembre.
Fabien Deglise

La dernière prise

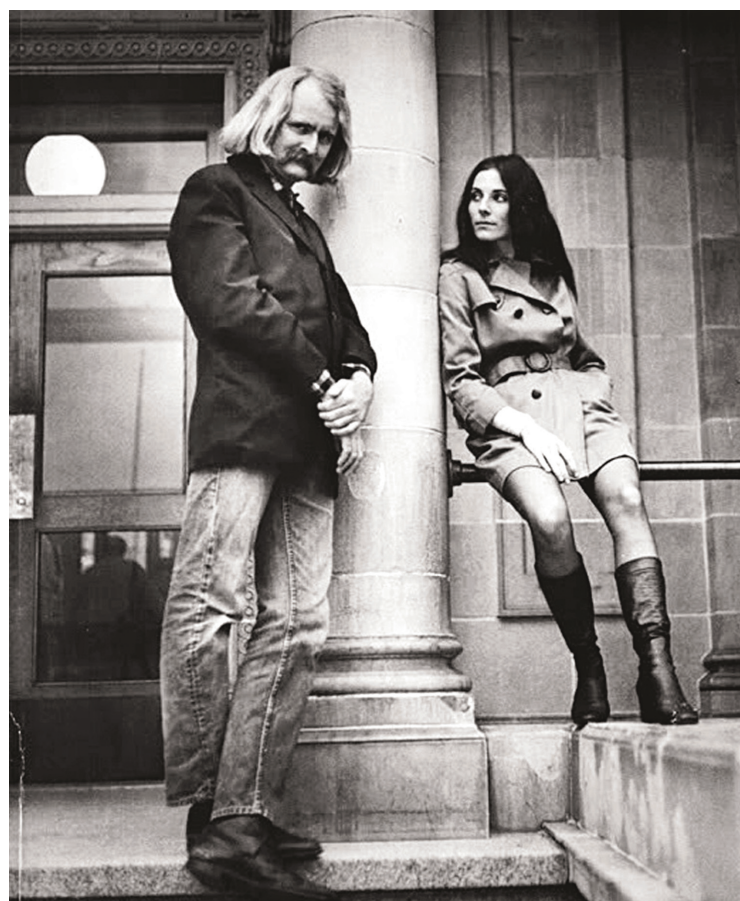


LOUIS
HAMELIN

En juillet 1961, un grand gaillard dans la mi-vingtaine, accompagné de sa femme et de sa petite fille, pêchait la truite dans la Big Wood River à une quinzaine de kilomètres de Ketchum dans l'Idaho. Le grand gaillard écrivait des poèmes dont certains avaient paru en livre à San Francisco. Cet été-là, il avait commencé un roman intitulé *La pêche à la truite en Amérique*. Il ne le savait pas encore, mais à quelque chose comme un jet de Super Duper (un leurre fabriqué par la compagnie Rapala pour déjouer les truites) de l'endroit où ils campaient, quelques jours plus tôt, le plus grand écrivain de l'Amérique s'était tiré un coup de fusil de chasse dans la bouche.

Le grand écrivain s'était fait connaître à 25 ans par une nouvelle sur un type qui pêchait la truite, *Big Two-Hearted River*, dans laquelle il avait prétendu faire avec les mots ce que Cézanne faisait sur la toile, et qui est aujourd'hui célèbre. Si le Nick Adams de la nouvelle apparaît avec des sauterelles, il n'est pas toujours facile de connaître la technique utilisée par le délirant protagoniste de *La pêche à la truite en Amérique* — à un moment donné, on y occit une arc-en-ciel de belle taille à l'aide d'une gorgee de porto. Autre différence: si *Big Two-Hearted River* était du Cézanne, *La pêche à la truite...*, ce sera Dalí.

Le croisement de trajectoires n'en demeure pas moins troublant. Dans l'Idaho sauvage de 1961, la carrière de l'un s'achève dans la paranoïa et l'étroite surveillance du FBI. Celle de l'autre en est encore aux laborieux balbutiements d'avant la fulgurance du succès. Dépressif et impuissant, Ernest Hemingway, avant de passer aux actes et d'en finir pour de bon, avait eu droit aux électrochocs de la clinique Mayo. Diagnostiqué schizophrène, Richard Brautigan le précéda de quelques années entre les électrodes, obligé, vers 1955, de se farcir une douzaine de séances à l'Oregon State Hospital. Dans ce même établissement,



SIMON & SCHUSTER

Richard Brautigan, tel qu'il apparaissait sur la couverture de *The Abortion*, chez Simon & Schuster

20 ans plus tard, serait tourné *One Flew Over the Cuckoo's Nest*, le film qui révéla au monde le cauchemar climatisé de l'électrothérapie.

Autre différence: à 55 ans, Hemingway reçut le prix Nobel; à 49 ans, Brautigan était seul, et à peu près oublié: sa poésie flyée, l'absurde beauté de ses métaphores avaient rencontré les années 1980, et ça ne se passait pas très bien. Autre différence: le grand gaillard dont le Super Duper avait cessé de leurrer les truites choisit un 44 Magnum pour en finir.

Mantra parasite

La pêche à la truite en Amérique est au centre du triptyque paru l'été dernier chez Christian Bourgois et constitué des trois premiers romans de Brautigan. Le premier, *Un général sudiste de Big Sur*, fut un échec commercial. Le second, mais qui fut écrit en premier (commencé sur les berges de la Big Wood, à l'ombre de Papa Hemingway), sortit chez le genre de petit éditeur qui n'a rien à perdre, et qui en écoula quatre tirages successifs. Après quoi les ventes se mirent tranquillement à grossir. Il fallait un bril-

lant tordu pour en reconnaître un autre: Kurt Vonnegut Jr., ayant repéré le phénomène, alerta son éditeur new-yorkais, qui racheta les droits sur *La pêche...* et le roman suivant, *Sucre de pastèque*, qui clôt le triptyque. Il les publia ensemble et en vendit 300 000 la première année. Un auteur-culte était né. La génération qui voulait mettre l'imagination au pouvoir élut Richard Brautigan. Dans le Massachusetts, à la fin des années 1960, on vit défiler des manifestants arborant une petite truite sur leurs pancartes et leurs bannières. Des nouvelles de Brautigan parurent dans le *Rolling Stone*, *Vogue* et *Playboy*. Le genre de succès dont on se remet, ou pas.

Un des aspects les plus novateurs de cette désopilante loufoquerie littéraire qu'est *La pêche à la truite en Amérique* tient dans une pirouette qui me semble inédite en matière d'auto-référentialité textuelle: le titre du livre (et non le livre lui-même) devient parfois un personnage de la succession de tableaux déjantés dont se compose cette véritable entorse au bon sens qualifiée, pour la forme, de roman. A d'autres moments, le titre est le nom d'un motel, le surnom d'un cul-de-jatte, etc. Formule-caméléon, mantra parasite, à l'image de ces slogans

publicitaires qui s'incrument dans la conscience, la pêche à la truite du titre, signifiant émancipé de son signifié, sert donc dans ce livre à désigner tout et son contraire, y compris la pêche à la truite! Comme si, sous son stétoscope noir et sa mélancolique moustache tombante de cowboy, Brautigan n'était qu'un lointain correspondant poétique et complètement pété de l'école structuraliste égaré dans les grands espaces de l'Ouest.

Pataphysique made in USA

Le chapitre intitulé *La dernière fois que j'ai vu la Pêche à la Truite en Amérique* en offre un bon exemple. Le narrateur descend au bord de la Big Wood pour y faire valser son Super Duper, et il rencontre la Pêche à la Truite en Amérique. Les deux causent ensemble un moment, de l'expédition de Clark et Lewis, entre autres, et des truites de deux pieds de long qu'on pouvait prendre dans le Missouri en 1805. Plus tard, de retour chez lui en Californie, il apprend, dans *Life*, la nouvelle du suicide de Hemingway. « *La Pêche à la Truite en Amérique avait oublié de m'en parler. Je suis sûr qu'il [sic] était au courant. Il n'avait pas dû penser à me le dire.* »

Au pays de l'intrigue bien ficelée et du *creative writing* en kit, le principe de composition hautement fantaisiste qui semble avoir présidé à l'accouchement de ce chef-d'œuvre étasunien de fiction pataphysique constituait, certes, un pied de nez supplémentaire à la culture dominante. Brautigan donne l'impression d'avoir pondu son livre comme on lance sa ligne avec un trompe-l'œil au bout. Dans plusieurs de ces historiettes dont l'unité thématique se dandine sous nos yeux tel un leurre de surface, il ne ramène pas grand-chose de plus que le sourire d'un esprit de bottine trouée. Ce roman, c'est la rencontre d'un parapluie et d'une recette de pudding sur la planche à vider les poissons.

Avec de la mayonnaise.

ROMANS I

Richard Brautigan
Traduit de l'anglais
par Marc Chénétier
Christian Bourgois
Paris, 2014, 473 pages

D Lire aussi: *Mon nom*, un extrait de *Sucre de pastèque* de Richard Brautigan, à ledevoir.com/livres

L'abîme de la liberté de Michel Freitag

COLLOQUE

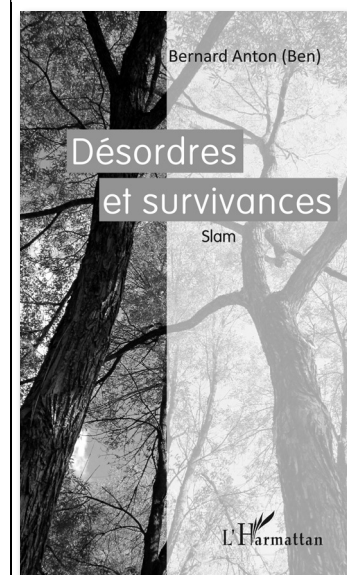
Du 20 au 22 novembre 2014
Université du Québec à Montréal

CONFÉRENCE D'OUVERTURE
La liberté à l'épreuve de l'histoire / GEORGES LEROUX
20 novembre / J-M400 / 19h

CONFÉRENCE DE CLÔTURE
Vers une société sans masque? / GILLES GAGNÉ
22 novembre / D-R200 / 16h30

PROGRAMME ET HORAIRE
www.revuesociete.org

Collectif SOCIÉTÉ UQÀM Conseil de recherches en sciences humaines du Canada



4^e livre de slam
de Bernard Anton (Ben)

Des slams de l'auteur
disponibles sur iTunes

Plus de 95 vidéos sur Youtube
Plus de 1 200 000 visionnements
Consultez son site: bernardanton.com

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de la littérature

Samedi 22 novembre
à 17 h

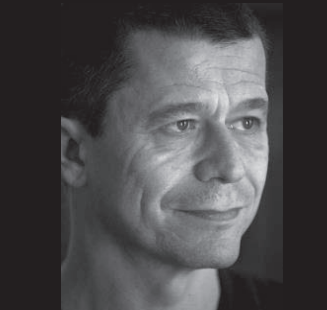


Photo Bamberger / P.O.L

Réservation obligatoire
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Causerie avec
Emmanuel Carrère

Autour de son nouveau roman

Le Royaume

Éditions P.O.L

« En mêlant le récit de sa crise mystique à une vaste enquête sur la naissance du christianisme, Emmanuel Carrère parvient à passionner croyants et mécréants et déploie tout son talent. »

Animatrice:
Marie-Pascale Huglo

Une séance de signatures suivra.

RICHARD VÉZINA
L'année où Marilyn fit scandale
ROMAN | 146 PAGES | 19,95 \$

La relation père-fils, à l'aube de la Révolution tranquille.

FREDERICK LETIA
Les chroniques de l'inquiétude
NOUVELLES | 131 PAGES | 17,95 \$

Des nouvelles sur notre étonnante capacité à nous dérober, voire à manipuler autrui.

JACINTHE BÉDARD
Ce qui nous lie
ROMAN | 101 PAGES | 17,95 \$

Une histoire de filiation, d'amour et d'accueil.

JEAN-FRANÇOIS AUBÉ
Les yeux de la Nation
NOUVELLES | 117 PAGES | 16,95 \$

De nos jours, vaut-il mieux obtenir ou ne pas obtenir ce que l'on désire?

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

POÉSIE

Herménégilde Chiasson en douze visages

Un autoportrait quelque peu narcissique, mais ô combien littéraire!

HUGUES CORRIVEAU

Publier un livre de quelque 500 pages aurait été sans doute trop banal pour Herménégilde Chiasson, qui a plutôt choisi de dessiner ses autoportraits en 12 tomes de 48 pages chacun. Un seul mot pour chacun des titres: *HistoireS*, *EspaceS*, *RefrainS*, *MotS*, *ÉnigmeS*, *NostalgieS*, *EmotionS*, *GesteS*, *IdentitéS*, *LectureS*, *DécoupageS* et *ExcuseS*. Chaque première lettre de chacun des titres inscrit le prénom de l'auteur. Alors qu'une lettre sur l'épave de chaque tome forme le mot « autoportrait ». Voilà pour ces objets très soignés publiés chez Prise de parole, à raison d'un tome par mois depuis janvier dernier.

Rivé au plus près d'un quotidien sans cesse revisité, l'auteur sature son œuvre d'anecdotes qui prennent l'aspect de récits d'autofiction, de nouvelles décalées, de souvenirs nostalgiques. Le contenu, cerné par le jeu très pérecquien de la contrainte, multiplie en chaque livre les approches littéraires. Ainsi faudra-t-il attendre le tome III, *RefrainS*, pour que ce poète aborde le vers libre. Il y signale, en une pertinente formule, que « des jours entiers passent au large de nos vies ». Il s'oblige à se tenir aux aguets pour rameuter l'émotion ou saisir la ferveur de croire qu'on peut rattraper le fuyant passage des gestes.

Ce qu'il y a entre

Dans *NostalgieS* nous parvient la vibration des souvenirs émus: « Autrefois, à Paris... », « Une chanson qui me ra-



RACHELLE BERGERON

Herménégilde Chiasson sature son œuvre d'anecdotes qui prennent l'aspect de récits d'autofiction, de nouvelles décalées, de souvenirs nostalgiques.

mène... », et ainsi de suite. Dans *EmotionS* nous rejoint le tremblement d'une âme en peine, quand on sait qu'« il y a quelque chose de profondément émouvant à briser le silence... », quand on voit « quelqu'un qui essuie ses larmes... », quand on se rappelle « cet homme qui voulait se suicider... ». Dans *ÉnigmeS* s'imposent « un visage sous la pluie, un moment entre deux nuages... » auxquels il faut s'attarder, ou

bien encore « ce moment redoutable où l'on va passer de vie à trépas... ». Dans *EspaceS*, il s'agit plutôt de saisir ce qui se tisse « entre » (formule anaphorique de tout le livre), par exemple « entre une boîte de chocolat en forme de cœur, une rose rouge dans un emballage de plastique et le tissu de la banquette du train ». Dans *IdentitéS*, il faut s'attarder à ces êtres qui sont là, qui traversent nos vies, à « la

jeune fille qui transporte des tableaux » tout aussi bien qu'à « l'homme qui fait les sandwiches libanais ».

Je ne saurais faire le tour exhaustif de ce très riche travail qui s'impose tant par la multiplicité des formes conviées à sa fabrique qu'au contenu intense et souvent surprenant qui en constitue les éléments. Le tome le plus étonnant jusqu'à maintenant (il en reste deux à paraître) est le dixième, *LectureS*, dans lequel on trouve en haut des pages une citation suivie, pour l'essentiel, des notes qu'on renvoie généralement en bas de page, mais qui composent ici le corps du propos.

Des photos aussi dans *GesteS*, des mots disséminés en noir dans les colonnes, façon journal, de *MotS*, des confidences également dans *HistoireS*, quand l'auteur s'amuse à nous révéler, entre autres, « la chose la plus drôle » qu'il ait faite.

Les dix tomes déjà parus sont d'une très grande richesse et donnent à penser que la forme ici trouve à justifier le propos. Jamais gratuite, cette forme impose les divers contenus comme une leçon de savoir-faire et de savoir-écrire.

L'auteur sera en séance de signatures au Salon du livre les jeudi 20 et samedi 22 novembre.

Collaborateur
Le Devoir

AUTO PORTRAIT
Herménégilde Chiasson
Prise de parole
Sudbury, 2014,
12 tomes de 48 pages chacun

ÉMIGRANTS

SUIITE DE LA PAGE F 1

de terminer l'étude *Exportation de livres canadiens à l'étranger: un portrait de l'industrie*, commandée par l'ANEL. En se penchant surtout sur les ventes de droits de 2010 à 2014 consignées par Livres Canada Books, il a pu tracer un échantillon de l'exportation, représentatif à vue de nez de 50% de l'industrie au pays.

Résultats? « Les éditeurs francophones sont très dynamiques à l'exportation, et particulièrement les petites structures », explique le chercheur en entrevue téléphonique au *Devoir*. Mais c'est probablement un simple reflet de notre industrie, composée majoritairement de petites structures. »

« Où vont les livres canadiens? Essentiellement aux États-Unis, en France, au Royaume-Uni, en Europe occidentale et en Amérique latine. On n'accueille pas partout la même littérature: les livres jeunesse s'exportent surtout en Asie (Chine, Philippines, Singapour), le scolaire va vers la Chine et l'Amérique latine. La fiction pour adultes est accueillie en Europe occidentale et en Amérique latine, et la non-fiction, en Europe occidentale, en Amérique latine et... en Scandinavie. Au final, ce sont les éditeurs spécialisés

en livres jeunesse qui font la plus forte part de leur chiffre d'affaires à l'étranger — de 48 à 59%, ce qui n'est pas à dédaigner. « C'est plus simple, la littérature jeunesse, explique M. Labbé. Les frais de traduction sont beaucoup plus faibles si on traduit un livre de 1000 mots. On y trouve beaucoup moins de référents culturels: les thèmes de l'enfance sont universels, les situations simplifiées. Et la littérature jeunesse est beaucoup encouragée, pratiquement partout, par le financement des gouvernements. »

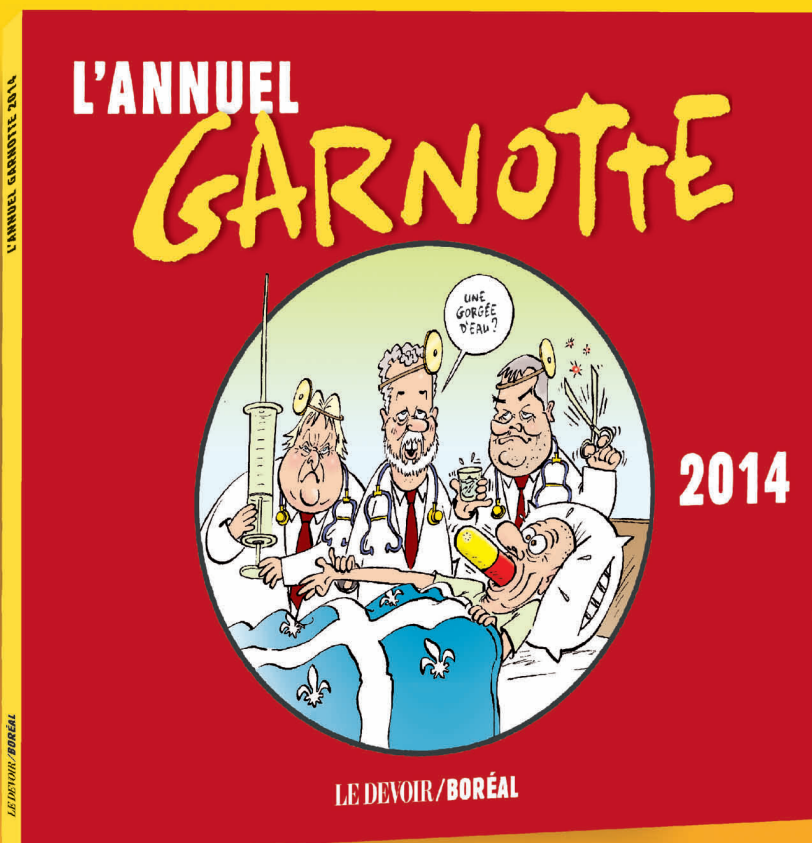
Les best-sellers, « comme dans le marché national », ont davantage de chances de trouver preneur. *Les chevaliers d'émeraude* d'Anne Robillard, *Les aliments contre le cancer* du Dr Béliveau, le dictionnaire *Le visuel de Québec Amérique* ou les récits de Kim Thúy sont ainsi de ceux qui ont beaucoup de succès.

« J'ai été ravi de constater qu'on n'exporte pas seulement en France ou aux États-Unis, mais dans une grande diversité de pays. Les éditeurs francophones ont exporté au cours de 2012-2013 dans 66 pays. Et ça, c'est du pur rayonnement culturel », conclut le chercheur.

Le Devoir

GARNOTTE EN TOUTE LIBERTÉ

L'ANNUEL
GARNOTTE
2014



SÉANCES DE SIGNATURE AU
SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Samedi 22 novembre

• 14 h à 15 h
stand Boréal n° 412
• 15 h 30 à 16 h 30
stand Le Devoir n° 356

Dimanche 23 novembre

• 14 h à 15 h
stand Boréal n° 412
• 15 h 30 à 16 h 30
stand Le Devoir n° 356

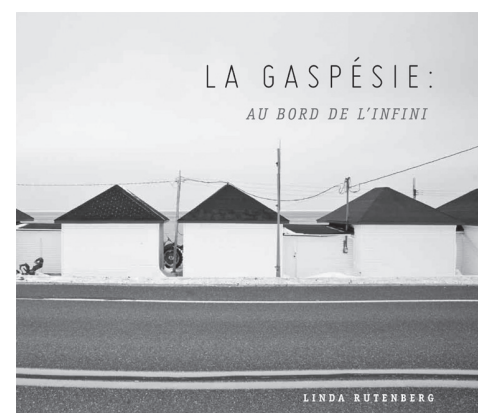
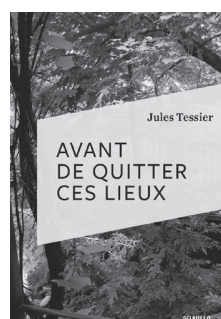
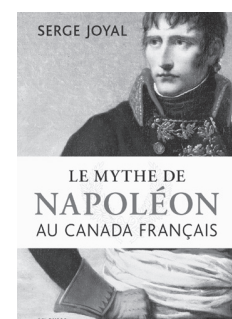
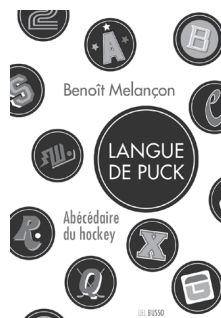
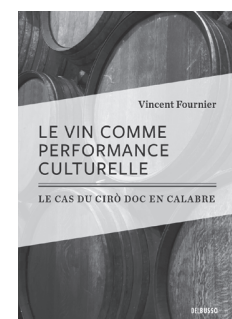
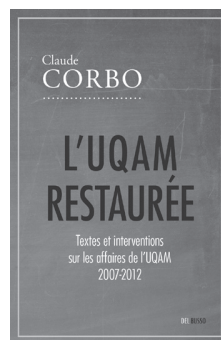
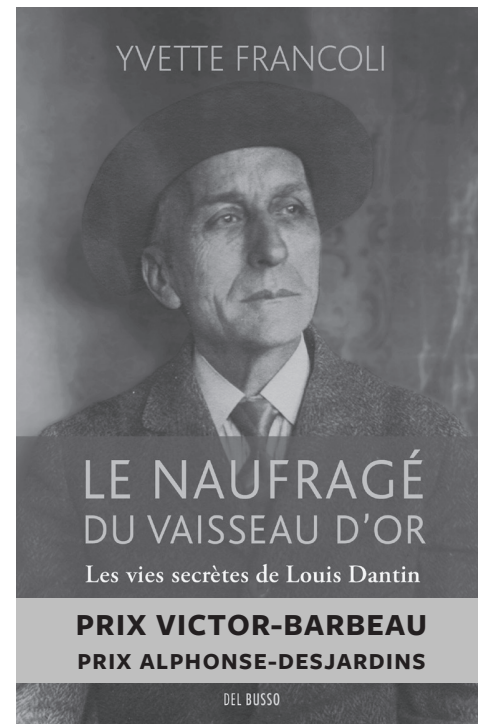
LE DEVOIR/BORÉAL

Livre illustré ■ 120 pages ■ 24,95 \$ ■ PDF et ePub : 18,99 \$ ■ En vente dans toutes les librairies sauf Renaud-Bray

DELBUSO
ÉDITEUR

DEL BUSO ÉDITEUR AUTOMNE 2014

CLAUDE CORBO *L'UQAM RESTAURÉE* + ALEXANDRE DE BOTHURI *LA MÉMOIRE DES OBJETS* + JACQUES DE COURSON ET ANDRÉ JOYAL *À LA DÉCOUVERTE DU BRÉSIL* + VINCENT FOURNIER *LE VIN COMME PERFORMANCE CULTURELLE* + YVETTE FRANCOLI *LE NAUFRAGÉ DU VAISSEAU D'OR* + SERGE JOYAL *LE MYTHE DE NAPOLÉON AU CANADA FRANÇAIS* + NAÏM KATTAN *L'AMOUR ENCORE* + BENOÎT MELANÇON *LANGUE DE PUCK* + LINDA RUTENBERG *LA GASPÉSIE: AU BORD DE L'INFINI* + JULES TESSIER *AVANT DE QUITTER CES LIEUX*



WWW.DELBUSOEDITEUR.CA

AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
STAND 160 (GALLIMARD)

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL 2014

19 au 24 novembre

SÉANCES DE DÉDICACES

LEMÉAC ÉDITEUR Stand 146

514 524-5558 lemeac@lemeac.com



	<p>LINDA AMYOT Le jardin d'Amsterdam</p> <p>Jeudi : 11 h à 12 h Dimanche : 15 h à 16 h</p> <p>Finaliste aux Prix littéraires du Gouverneur général 2014</p> <p>© Jacques Frenette</p>	 <p>FRANÇOIS GILBERT La maison d'une autre</p> <p>Jeudi : 19 h à 20 h Samedi : 16 h à 17 h Dimanche : 14 h à 15 h</p> <p>© Geneviève Carlier</p>
	<p>FRANÇOIS ARCHAMBAULT Tu te souviendras de moi</p> <p>Samedi : 16 h à 17 h</p> <p>Finaliste aux Prix littéraires du Gouverneur général 2014</p> <p>© Clémence Archambault</p>	 <p>DAVID HOMEL Le droit chemin</p> <p>Vendredi : 18 h à 19 h Dimanche : 16 h à 17 h</p> <p>© Mélanie MORAND / Opale / Éditions Actes Sud</p>
	<p>NORMAND BAILLARGEON Chroniques des années molles</p> <p>Jeudi : 16 h à 17 h Vendredi : 10 h à 11 h Samedi : 14 h à 15 h Dimanche : 13 h à 14 h</p> <p>Invité d'honneur du Salon du livre de Montréal</p> <p>© Marie Santerre-Baillargeon</p>	 <p>PATRICK ISABELLE La danse des obèses et Eux</p> <p>Jeudi : 11 h à 12 h Vendredi : 20 h à 21 h Dimanche : 14 h à 15 h</p> <p>Finaliste aux Prix littéraires du Gouverneur général 2014</p> <p>© Agnès Lalonde</p>
	<p>JEAN-MARC BARRETTE ET SERGE BERGERON L'univers de Michel Tremblay Dictionnaire des personnages</p> <p>Samedi : 14 h à 15 h Dimanche : 13 h à 14 h</p> <p>© Pawel Mazurek / Jean-François Dion - NOID PHOTOS</p>	 <p>NATALIE JEAN Le vent dans le dos</p> <p>Jeudi : 19 h à 20 h Vendredi : 19 h à 20 h Samedi : 13 h à 14 h</p> <p>© Denis Jacques</p>
	<p>JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN Une enfance mal fermée Calepins de l'année 2013</p> <p>Jeudi : 16 h à 17 h Samedi : 14 h à 15 h Dimanche : 13 h à 14 h</p> <p>© Studio Régien Béaulieu</p>	 <p>MARIE-SISSI LABRÈCHE La vie sur Mars</p> <p>Vendredi : 18 h à 19 h Samedi : 13 h à 14 h</p> <p>© Jean-Daniel Richard</p>
	<p>NEFERTARI BÉLIZAIRE Cru</p> <p>Samedi : 17 h à 18 h Dimanche : 16 h à 17 h</p> <p>© Edith Carpels</p>	 <p>SARA LAZZARONI Patchouli</p> <p>Vendredi : 19 h à 20 h Samedi : 15 h à 16 h Dimanche : 11 h à 12 h</p> <p>© Valérie Arsenault</p>
	<p>BIZ Mort-Terrain</p> <p>Jeudi : 19 h à 20 h Dimanche : 11 h à 12 h</p> <p>© Chafik</p>	 <p>MARIE LEFEBVRE Flou</p> <p>Samedi : 15 h à 16 h Dimanche : 15 h à 16 h</p> <p>© Pierre Tisseur</p>
	<p>SIMON BOULERICE Le premier qui rira Peroxyde et PIG</p> <p>Vendredi : 10 h à 11 h Samedi : 13 h à 14 h</p> <p>© Maxime Leduc</p>	 <p>LINDA LEITH Écrire au temps du nationalisme</p> <p>Vendredi : 18 h à 19 h Dimanche : 13 h à 14 h</p> <p>© Judith Lemmer Crawley</p>
	<p>MYRIAM CARON Bleu</p> <p>Samedi : 13 h à 14 h Dimanche : 11 h à 12 h</p> <p>© Christine Blaney</p>	 <p>THOMAS O. ST-PIERRE Même ceux qui s'appellent Marcel</p> <p>Vendredi : 20 h à 21 h Dimanche : 14 h à 15 h</p> <p>© Ariane OP</p>
	<p>GUILLAUME CORBEIL Tu iras la chercher</p> <p>Samedi : 16 h à 17 h</p> <p>© Maudie Chauvin</p>	 <p>SARAH ROCHEVILLE Go West, Gloria</p> <p>Samedi : 15 h à 16 h Dimanche : 11 h à 12 h</p> <p>© John Londono</p>
	<p>SÉBASTIEN COUVRETTE Le récit de la classe moyenne La publicité des quotidiens montréalais, 1920-1970</p> <p>Samedi : 14 h à 15 h Dimanche : 16 h à 17 h</p> <p>© Anne-Élisabeth Vallée</p>	 <p>JEAN-FRANÇOIS SÉNÉCHAL Feu</p> <p>Jeudi : 11 h à 12 h</p> <p>Finaliste aux Prix littéraires du Gouverneur général 2014</p> <p>© Julie Durocher</p>
	<p>CAROLE FRÉCHETTE Small Talk</p> <p>Samedi : 16 h à 17 h</p> <p>Finaliste aux Prix littéraires du Gouverneur général 2014</p> <p>© Claude Dolbec</p>	 <p>AKI SHIMAZAKI Azami</p> <p>Samedi : 15 h à 16 h Dimanche : 15 h à 16 h</p> <p>© D. R.</p>
	<p>ANNA RAYMONDE GAZAILLE Déni</p> <p>Samedi : 17 h à 18 h Dimanche : 15 h à 16 h</p> <p>© MishoPhoto</p>	 <p>GÉRARD SOLER Hymen Opéra</p> <p>Vendredi : 20 h à 21 h Dimanche : 16 h à 17 h</p> <p>© Véronique Roch-Lalibevre</p>
	<p>MÉLANIE GÉLINAS Neurotica</p> <p>Jeudi : 19 h à 20 h Vendredi : 10 h à 11 h Samedi : 17 h à 18 h Dimanche : 14 h à 15 h</p> <p>© Julio Ariacho</p>	 <p>MICHEL TREMBLAY Survivre ! Survivre !</p> <p>Jeudi : 13 h à 17 h et 19 h à 21 h Vendredi : 13 h à 17 h et 19 h à 22 h Samedi : 13 h à 18 h et 19 h à 21 h Dimanche : 13 h à 14 h et 17 h 30 à 19 h</p> <p>Invité d'honneur du Salon du livre de Montréal</p> <p>© V. Tony Hauser</p>

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

LA VITRINE



ROMAN

LA FEMME QUI DIT NON
Gilles Martin-Chauffier
Grasset
Paris, 2014, 349 pages

Gilles Martin-Chauffier est issu d'une grande famille bretonne de journalistes. Son grand-père Louis fut rédacteur en chef de *Libération* durant la Résistance, résistant lui-même; son père Jean fut rédacteur en chef du *Figaro*. Gilles est responsable du cahier Culture de *Paris Match*. *La femme qui dit non* se passe surtout en Bretagne, dans une île du Morbihan. La jeune Anglaise qui vit là, épouse d'un marin taciturne, vit au ras des flots et des imbroglios, au rythme des hommes appelés à faire les diverses guerres, des accords de Munich à 1966. On plonge dans les détails de l'histoire, la grande et celle du quotidien, les amours, les naissances involontaires, face à ce qui arrivera, la débâcle de Dien Bien Phu en 1954, le putsch d'Alger en 1961, et la vie. Les îles gaéliques regorgent de passions ataviques. Belle traversée familiale, précise et bondissante, ce roman ricane cavalierement de la politique, mais il est bien raconté. Un portrait de femme s'en dégage, écorchée par les faux-fuyants censés protéger ses amours secrètes. Le livre était sélectionné dans la première liste en vue du Goncourt, et pour le Renaudot.

Guylaine Massoutre



PHILOSOPHIE

PHILOSOPHE OU FAIRE L'AMOUR
Ruwen Ogien
Grasset
Paris, 2014, 272 pages

Philosophe français original, Ruwen Ogien consacre son œuvre à déconstruire les fondements classiques de la morale occidentale en les passant au crible de l'approche analytique. Dans ce nouveau livre, il se penche sur les idées de base de l'idéal amoureux romantique afin de montrer qu'elles «*sont moralistes et conceptuellement infondées*». L'amour, disent des philosophes, des mythes et des chansons pop, est plus important que tout, ne se commande pas, doit s'inscrire dans la durée pour être vrai et est suscité par un être irremplaçable. Or, pour Ogien, tout cela, que chante notamment une Céline Dion qu'il s'amuse à déprécier, c'est du pipeau philosophique. Ce discours conservateur, sans fondements solides, servirait, selon lui, «*à justifier le refus de toute innovation normative en matière de mariage, de sexualité ou de procréation*». Souvent amusant malgré sa méthode qui relève de la froide logique, Ogien fait réfléchir sans convaincre et finit par laisser son lecteur au milieu de ruines décevantes.

Louis Cornellier

Annie Ernaux, reprendre la parole

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

En 2008, Annie Ernaux avait accordé à la documentariste Michelle Porte des entretiens. Une partie seulement de ce matériel avait été diffusée à l'écran. L'auteure de *La place*, *La honte* et *Les années* (1948, 1997, 2008, Gallimard) a repris l'ensemble pour réécrire ses réponses et en faire un livre. La voici chez elle, à Cergy, près de Paris, dans une maison où elle a vécu une large part de sa vie. Elle parle de son rapport au monde autant qu'à ses livres. «*Tant que je n'ai pas écrit sur quelque chose cela n'existe pas*», dit-elle. «*Ce qui est intéressant, c'est ce qu'on écrit*». Mais elle s'interroge beaucoup aussi sur ce qui l'a poussée à écrire et comment elle le fait.

Est-il nécessaire de taire, sous prétexte d'une pseudo-neutralité journalistique, que j'éprouve de longue date pour Annie Ernaux un sentiment curieux qui ne doit pas être bien loin de l'idolâtrie? J'ai l'impression que chacun de ses livres s'attache à moi comme la peau à mes os. Peut-être parce que la plume d'Annie Ernaux oscille toujours un peu du côté de considérations sociales où le temps passé devient la matière résolue de son présent.

Dans *Le vrai lieu*, la romancière interroge à nouveau son histoire, ses soucis moraux et sociaux, tout comme l'échelle de ses valeurs où se trouvent placés bien haut le savoir, la connaissance, l'écriture.



C. HELIE GALLIMARD

Dans *Le vrai lieu*, la romancière interroge son histoire, ses soucis moraux et sociaux, tout comme l'échelle de ses valeurs où se trouvent placés bien haut le savoir, la connaissance, l'écriture.

Elle s'interroge encore sur la lecture autant que sur les lecteurs. À partir du souvenir de sa mère lectrice et de son père qui ne l'était pas du tout,

l'ancienne professeure de littérature se questionne: «*Comment faire passer, aimer, ce qui me paraissait beau*» à des jeunes? «*Dans la désaffection*

pour la lecture, dit-elle, je crois que l'absence de point de rencontre entre le livre et le lecteur joue beaucoup.» Très jeune, la lecture deviendra pour elle «*le lieu de l'imaginaire, là où je vivais de manière intense*», en même temps qu'un espace où «*des modèles sociaux très souvent aux antipodes des miens*» font leur apparition.

Le style

Annie Ernaux explique comment elle creuse pour élargir des moments qui ont fait leur nid en elle afin que chacun puisse s'y retrouver aussi. «*Écrire, ce n'est pas laisser sa trace en tant que nom, en tant que personne. C'est laisser la trace d'un regard, d'un regard sur le monde*.» Tout cela est à faire, dit-elle, dans une émotion et une subjectivité singulière qu'on appelle le style. Qu'est-ce que c'est, le style? Pour Annie Ernaux du moins, «*c'est un accord entre sa voix à soi la plus profonde, indicible, et la langue, les ressources de la langue. C'est réussir à introduire dans la langue cette voix, faite de son enfance, de son histoire*», en descendant au plus profond des réalités sociales. Mais me voici prisonnier dans une sorte de résumé plus ou moins bien dosé alors que je n'ai envie depuis le début que de vous dire de courir pour la lire doucement.

Le Devoir

LE VRAI LIEU

Annie Ernaux
Entretiens avec Michelle Porte
Gallimard
Paris, 2014, 110 pages

Survivre à l'histoire

Les nazis ont-ils complètement perdu la guerre? Question et réponse d'une jeune romancière.

GUYLAINE MASSOUTRE

Pourquoi écrire la guerre quand on a 23 ans? Frederika Amalia Finkelstein répond: «*Je peux me réveiller demain la mémoire vide. [...] Car si cela est possible pour un ordinateur, cela doit être possible pour un humain*.» Angoisse, insomnie, ne plus jamais dormir: «*Je veux vivre dans un monde sans violence, neutre et harmonieux comme la Suisse (la Suisse telle que je la rêve)*», s'exclame la jeune Alma, prête-nom en fiction de

la jeune auteure. Or les rêves de ce genre ne sont que refuges enfantins.

Malgré elle, la narratrice ressasse l'héritage juif, les faits de guerre, l'énormité de la Shoah à recevoir dans le terreau des origines. A tout cela, jeunesse proteste et vit à côté de la nausée que soulèvent ces inacceptables vérités. Oublier, ce serait si doux, si apaisant! Aimer et dormir, rire et jouer sur la toile, suffisants! Mais voilà, comment l'éviter, cette insouciance déchirante par-dessus les images d'outre-tombe, les traces familiales et les rencontres?

Rencontres, en effet, puisque Alma va un jour converser, dans un café parisien, avec la petite-fille d'Eichmann, bourreau d'Auschwitz; Martha Eichmann, qui a du mal à prononcer le nom d'un camp. Marta, Alma, insouciantes? Mais quelle différence? «*Elle ressemblait à son grand-père. Les mêmes traits de renard*.» Est-ce une coïncidence

«*Faites comme si rien n'allait avoir lieu: c'est de loin la meilleure solution. Continuez à vivre, à boire et à manger. Je suis là pour me souvenir que la fin approche. La mémoire est relayable.*»

Extrait de *L'oubli*

absurde? Alma considère en effet par quel miracle elle est là, au bord de la Seine, bien en vie, dans sa lignée sauvée in extremis par un grand-père se jetant dans un bateau en partance pour n'importe où, et ce serait Buenos Aires.

Avec fraîcheur et angoisse, car le monde est toujours le même monde, à refaire sous ses apparences inédites, ce premier roman fait entendre une voix troublée, bouleversée par le fait qu'Eichmann, Mengele et son grand-père juif polonais ont été

attablés au même café, entre 1953 et 1960, en Argentine. «*Et Paris, qui bat la mesure*», chantait Jacques Brel dans sa *Valse à mille temps*. Alma célèbre Daft Punk, groupe pop français, cinq Grammy Awards en 2014. Qu'est-ce qui a changé? Les images sont sur Google, et les morts sont morts. «*Oui je me souviens [...] ce n'était pas loin d'ici: non ce n'était pas loin*.»

Collaboratrice
Le Devoir

L'OUBLI

Frederika Amalia Finkelstein
Gallimard/L'Arpenteur
Paris, 2014, 173 pages

Carrières & professions

LE DEVOIR

1

2

3

1

SERVICES

PRIX

mcote@ledevoir.com 514.985.3313

Réception de deux académiciens



ACADÉMIE
DES LETTRES
DU QUÉBEC

feu qui dure

L'Académie des lettres du Québec est heureuse d'accueillir

Monique Deland
et
Rober Racine.

La cérémonie, au cours de laquelle les nouveaux membres prononceront leurs discours de réception, aura lieu

au Salon du livre de Montréal
Place Bonaventure, salle 1 (mezzanine)
le jeudi 20 novembre 2014
à 17 h 30 précises.
Entrée libre

À 19 h 30, une lecture publique soulignera
le 60^e anniversaire de la revue *Les écrits*.

Conseil des arts
et des lettres
Québec

CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL

Le Noroît vous invite au Salon du livre de Montréal
pour y rencontrer ses auteurs de l'année et célébrer ces nombreux lauréats:



Denise DESAUTELS
Grand Prix Québecor du Festival international de la poésie
et invitée d'honneur du Salon du livre

Hélène HARBEC
prix Antoinette-Maillet-Acadie Vie



Stéphanie ROESLER
prix de traduction John-Glassco

Jean ROYER
prix Athanase-David



Sous la bannière
Dimedia, STAND 400

lenoroit.com

lettres québécoises

REVUE
fondée en
1976

La revue de l'actualité littéraire

La seule revue ENTièrement consacrée
à la LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE.



Abonnement papier et électronique:
www.lettresquebecoises.qc.ca
Suivez-nous sur Facebook

Conseil des arts
et des lettres
Québec

CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL

Roman
Traduction
POLAR
RÉCIT
Nouvelle
POÉSIE
Études
littéraires
CONTE
Actualité



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

LE GOÛT DES AUTRES

De l'enfant sale au vieux sage, un effilochage

Le goût des autres, c'est un lieu où un auteur lit, commente ou critique l'œuvre d'un autre qui l'inspire et à qui il voue une très grande admiration. Aujourd'hui, Patrick Nicol se penche sur la traduction du plus récent roman du Japonais Kenzaburô Ôé. Né en 1964, professeur, nouvelliste, romancier, Nicol commente parfois, dit-on, des «romans japonais», tel *Les cheveux mouillés* (Leméac, 2011). Son dernier opus, *Terre des cons* (La Mèche, 2012), était un roman-pamphlet sur les événements du printemps érable. Et cette saison, il semble très fier de voir sa fille, Mikella Nicol, publier un premier roman, *Les filles bleues de l'été* (Cheval d'août).

PATRICK NICOL

Ses premiers livres sont pleins d'enfants sales bouffant des pommes de terre. Dans *Gibier d'élevage* (Folio, 1958), ils touillent la cendre à la recherche d'ossements humains; dans *Arrachez les bourgeois, tirez sur les enfants* (Gallimard, 1958), ils enterrent des carcasses d'animaux décimés par une épidémie.

On évoque souvent la grande période de Kenzaburô Ôé. Né en 1935, il a 23 ans quand il remporte la plus haute récompense littéraire de son pays. En 1960, sa production est déjà impressionnante. Puis survient la catastrophe: son épouse donne naissance à un garçon handicapé. Le roman *Une affaire personnelle* (Stock, 1965) raconte une telle naissance. Le père, dès l'accouchement, fuit l'hôpital, se réfugie auprès d'une ancienne maîtresse... A son retour, il souhaite la mort de l'enfant. Le Japon, qui a appris l'art du roman avec Jean-Jacques Rousseau, ne dédaigne pas l'inspiration autobiographique, surtout si l'auteur y étale ses faiblesses.

Une affaire personnelle paraît le même jour que *Notes sur Hiroshima* (Folio), sorte de reportage qu'Ôé a mené auprès des victimes de la bombe atomique. Telles seront désormais les deux veines de son inspiration. La vie personnelle et la réflexion politique.

Je suis un écrivain japonais

Je suis venu à la littérature japonaise par la collection «Folio Deux Euros», de Gallimard. Dans ces tout petits livres, j'ai lu *Patriotisme* (1967), le détestable chef-d'œuvre de Mishima, et *Gibier d'élevage*. *Patriotisme*

raconte le seppuku (car les Japonais ne disent pas hara-kiri) d'un officier de l'armée impériale, suicide qui préfigure celui de Mishima qui s'est ouvert le ventre après avoir incité l'armée (... pardon, les forces d'autodé-

fense...) à restaurer la dignité de l'empire. *Gibier d'élevage* relate la tombée du ciel d'un aviateur américain dans la montagne japonaise. Le soldat de Mishima meurt en tout honneur, dans toute sa splendeur; le militaire américain



Kenzaburô Ôé faisant un discours lors d'une manifestation pacifiste à Tokyo, en avril dernier

d'Ôé, un Noir, se baigne parmi les enfants émerveillés par sa formidable érection. Mishima célèbre le Japon impérial; Kenzaburô Ôé est l'écrivain du pays dévasté dont la défaite prend l'allure d'une humiliation sexuelle. C'est un Japon paysan, nu comme le mythe, rabelaisien. L'œuvre d'Ôé rappelle plus le Chinois Mo Yan que l'élégant Kawabata, seul autre Nobel japonais.

En français, la fortune éditoriale d'Ôé me semble pauvre. Ses grands romans sont parus chez Gallimard, mais *Lettres aux années de nostalgie* (1993) et *Une famille en voie de guérison* (1998) n'ont pas connu d'édition de poche. Puis, à la réception du Nobel, en 1994,

le bonhomme déclare qu'il cesse d'écrire, son fils ayant désormais la capacité de s'exprimer par lui-même. En effet, le petit Hikari (son nom signifie «lumière») est maintenant compositeur, ses œuvres sont enregistrées. Tout semble donc mener Ôé au silence.

Puis voilà que paraît, en 2013, chez Picquier, *Adieu, mon livre!* Picquier est un éditeur important qui sert admirablement la littérature asiatique, mais on est surpris de cette publication qui, malgré tout, apparaît comme un déclassement. La préface de Jean-Jacques Tschudin surprend encore plus: «Adieu, mon livre! est la première et, pour l'instant, la seule traduction française d'une

œuvre romanesque postérieure au prix Nobel.» Il écrit donc encore, le sacrifiant! Ce roman est en fait le dernier d'une trilogie dont les deux premiers volumes ne sont pas encore traduits. Et il y en a eu d'autres, écrits avant ou après... L'existence de cette production peu connue à l'extérieur du Japon nous laisse songeur.

Se redire

Le roman lui-même n'enthousiasme pas d'emblée. Un groupe terroriste tente de refaire le coup Mishima, faire un coup d'éclat dans l'espoir de créer un sursaut de conscience. Un écrivain vieillissant, avatar d'Ôé, se trouve mêlé au complot. Il lit Yeats, médite (son

nom est Kogito), revient sur ses œuvres antérieures, se rappelle ses démêlés avec les groupuscules fascistes... Tout cela s'effiloche, et le récit décousu semble faire écho à l'édition inachevée, aux traductions incomplètes d'une œuvre qui peine à intéresser. L'histoire se perd dans l'apathie du personnage principal que l'on confond bientôt avec celle d'Ôé.

Mais bientôt, quand même, quelque chose opère. Ça tient de la familiarité, un peu. On a revu l'épouse, l'enfant handicapé comme toujours laissé aux soins de sa sœur, on a retrouvé le frère, celui avec qui, enfant, notre héros (!) mangeait des patates dans la forêt primordiale. Tout ce monde est vieux, maintenant, extraordinairement lettré et fatigué, mais on éprouve du plaisir à les revoir. Le plaisir tient à ceci, aussi: c'est une écriture libre. Le grand écrivain fait une dernière fois le tour de son jardin, sans se presser, et cette tonalité patiente de vieillard (un critique parle du «late style» d'Ôé) nous apparaît comme une voix unique, précieuse. Ce n'est pas tout à fait un grand roman, mais un livre comme seul peut en faire celui qui n'a rien à perdre, rien à gagner.

Collaboration spéciale
Le Devoir

ADIEU MON LIVRE!

Kenzaburô Ôé
Traduit du japonais
par Jean-Jacques Tschudin
Picquier
Arles, 2013, 480 pages

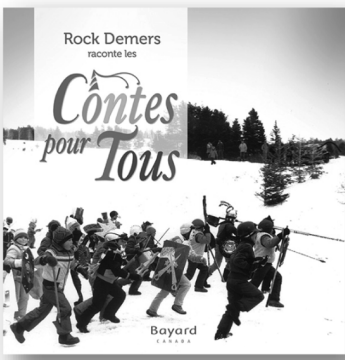
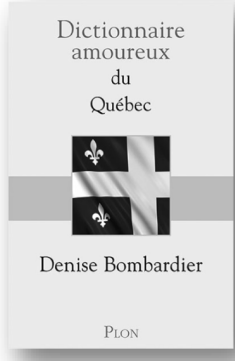


D Écouter: Une courte vidéo sur le parcours du fils de l'auteur, Hikari Ôé, sur ledevoir.com/livres



le Parchemin

CRÉATEUR DE BONHEUR DEPUIS 1966

Le Plaisir d'offrir de beaux livres! *Librairie agréée au cœur du Quartier Latin spécialisée dans les livres francophones*

 <p>Sur la route des plus belles légendes celtes Alan Stivell</p>	 <p>Contes pour tous Rock Demers</p>	 <p>Montréal d'antan Jacques Saint-Pierre</p>	 <p>Quartiers disparus Paul-André Linteau et C. Charlebois</p>	 <p>Félix Leclerc Un héritage en images Collectif</p>	
 <p>Sublimes voyages Collectif</p>	 <p>Dictionnaire amoureux du Québec Denise Bombardier</p>	 <p>Le français au bureau Noëlle Guilloton et H. Cajolet-Laganière</p>	 <p>3 fois par jour Marilou et Alexandre Champagne</p>	 <p>Dans la cuisine avec Stefano Faita Stefano Faita</p>	 <p>Michel Louvain sans âge Michel Louvain et Benoit Gignac</p>
 <p>Léonard Cohen Harvey Kubernik</p>	 <p>La Gloire démythifiée Josélito Michaud</p>	<p>Procurez-vous notre carte-cadeau!</p> 			<div style="border: 2px solid black; padding: 10px; text-align: center;"> <p>Livres numériques www.parchemin.ca</p> </div>  <p>Suivez-nous</p>

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

LA VITRINE

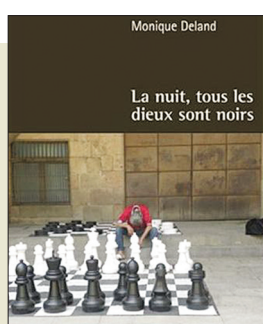
LUC FERRY
SAGESSES
D'HIER ET
D'AUJOURD'HUI

ESSAI

SAGESSES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI
Luc Ferry
Flammarion
Paris, 2014, 816 pages

Devant un panorama de la philosophie comme celui que publie Luc Ferry cette saison, j'active toujours ce que j'appelle mon « test Heidegger » : si l'auteur, qui se pique de vulgarisation raffinée, parvient à expliquer clairement les thèses principales de l'obscur philosophe allemand, c'est qu'il s'agit d'un remarquable pédagogue. Or, Ferry passe le test haut la main, en se penchant avec brio sur les questions de la technique et de l'Être. Ces pages sont les plus limpides que j'ai lues sur ces sujets. L'ex-ministre français de l'Éducation fait preuve de la même maestria pédagogique en présentant Jésus et la révolution judéo-chrétienne et les idées principales — « *les véritables clés du château* », écrit-il — de plusieurs grands philosophes et penseurs, comme Descartes, Kant, Rousseau, Marx, Nietzsche, Freud et Sartre. Le chapitre qu'il consacre aux figures emblématiques de « la Pensée 68 » (Bourdieu, Derrida, Deleuze, Foucault et Lacan) est fort, mais parfois injuste, et son ton polémique détonne dans l'ensemble. Les lecteurs des récents essais de Ferry trouveront beaucoup de répétitions dans cette somme, par ailleurs admirable.

Louis Cornellier



POÉSIE

LA NUIT, TOUS LES DIEUX SONT NOIRS
Monique Deland
Le Noroît
Montréal, 2014, 128 pages

On devine, dans *La nuit, tous les dieux sont noirs*, la passion de Monique Deland pour les *Illuminations* de Rimbaud, alors que les dérivés lui permettent d'accéder à l'envers du réel. Ainsi, dans ce livre presque inclassable, la poète nous fait entrer dans des paysages saturés d'étrangetés, de figures archétypales et de dieux anciens qui ouvrent les portes des enfers ou coupent les eaux océanes. L'insolite préside à cette traversée des apparences, à ce voyage dans des paysages déjantés, « *les deux pieds ancrés solides dans leur cauchemar lucide* ». On la suit éberlué, bousculé par l'empreinte de cette surréalité trouble, conviant ici Dalí et ses lèvres-fauteuils, là les maisons de Delvaux ou de Gaudí. « *Des questions, que ça. / Ça éclate une après l'autre, comme des petits œufs de tortue arrivés à terme.* » Nous parvenons les mudras et pranayama de la méditation... entre l'inspir et l'expir... mantras obligés pour accéder à ce monde cassé. Traversant la vie en train, roulant dans l'incongru continué d'un théâtre complexe, le réel bascule du côté de l'angoisse. Entre la veille et le sommeil, la conscience et le rêve, la mobilité et l'immobilité, toujours dans l'entre-deux-monde, s'échappe la poète guettant la nuit. L'ultime mot pour comprendre ce livre : métamorphose.

L'auteure sera en séance de signatures au Salon du livre le jeudi 20 novembre.
Hugues Corriveau

Max Lobe : un auteur africain à découvrir

PAUL BENNETT

Jeune auteur camerounais vivant en Suisse depuis huit ans, Max Lobe publie son deuxième roman, *La Trinité bantoue*. Son premier, *39 rue de Berne* (Zoé), avait remporté l'an passé l'équivalent suisse du Goncourt des lycéens. Dans *La Trinité bantoue*, Lobe explore avec légèreté et humour une réalité pas toujours drôle et qu'il a bien connue, celle des immigrés de fraîche date au pays des Helvètes. L'auteur a la plume alerte, la caricature facile et un ton direct et rafraîchissant. Mais le style reste dans l'ensemble un peu lisse et convenu.

La Trinité bantoue raconte l'histoire de Mwána, un émigré africain tout juste diplômé d'une université suisse et qui cherche vainement un emploi à sa mesure. Entre-temps, il doit accepter des boulots sous-payés : vendeur de produits de beauté, responsable du site Web d'une petite ONG sur le déclin ou, en dernier recours, professeur de danse africaine ! Il a un amour lui aussi fauché — et fainéant en plus —, Ruedi, fils de banquier, qui refuse par principe de demander de l'aide à ses parents. Le couple en est réduit à fréquenter les banques alimentaires.

Mwána doit rendre des comptes à sa sœur, très dévote, qui l'a accueilli en Suisse et qui gagne sa vie comme femme de ménage dans une



YVONNE BÖHLER

Dans *La Trinité bantoue*, Max Lobe explore avec légèreté et humour la réalité des immigrés de fraîche date en Suisse.

clinique privée tenue par des religieuses. Pour garder le moral, il dépense une bonne partie de son *gombo* (argent) à téléphoner à sa mère restée au Bantoulant; femme fière, chaleureuse et d'un optimisme à toute épreuve, Monga Mingá s'en remet à la Trinité bantoue (Nzambé, Elólambi et les Bankólo — les ancêtres) pour résoudre tous les problèmes.

Départ

Un jour, Mwána se rend compte que la voix claire et riieuse de sa mère est devenue rauque et étouffée. Grâce aux relations de sa fille avec les reli-

gieuses, Monga Mingá pourra aller se faire soigner en Suisse, où on lui diagnostique un cancer de l'œsophage. Le roman prend alors une tangente plus grave et plus touchante, mélodramatique même, alors que le fils assiste, impuissant, à la lente agonie de sa mère. Mais les Bankólo veillent...

La Trinité bantoue oscille constamment entre une description satirique des comportements des Suisses envers les immigrés et ceux qui les défendent — politiciens et ONG — et un portrait plus intimiste de la mentalité africaine confrontée au narcissisme helvète. Au-

tant les bureaux d'emploi, avec leurs fonctionnaires suffisants, que les ONG, avec leurs militants écologistes recyclés en antiracistes, sont prétextes à des scènes hilarantes où l'humour, malicieux, n'est jamais caustique. De même la xénophobie est-elle raillée, mais sur un ton gentiment moqueur plutôt que mordant.

La langue de Max Lobe a la vivacité de celle des conteurs traditionnels africains, mais manque encore un peu d'audace et de fantaisie. Les meilleurs passages de *La Trinité bantoue* sont ceux où l'auteur n'hésite pas à recourir à des expressions africaines pour épicer sa prose : « *avoir une roue de secours* » pour « entretenir une maîtresse », « *laissons l'affaire là par terre* » pour « ne parlons pas de ce sujet », « *dramatiseuse* » pour désigner quelqu'un qui se plaît à exagérer.

Inconnu ici, Max Lobe mérite tout à fait de sortir de l'anonymat : un auteur à connaître et à suivre.

L'auteur est invité d'honneur du Salon du livre de Montréal et sera en séance de signatures, en entrevue et en table ronde les vendredi, samedi et dimanche.

Collaborateur
Le Devoir

LA TRINITÉ BANTOUE
Max Lobe
Éditions Zoé
Genève, 2014, 208 pages

Réinventer une contre-culture

Un regard jeune et critique sur l'évolution québécoise de la marginalité créatrice

MICHEL LAPIERRE

Sans doute parce qu'il est né en 1986, Ralph Elawani n'idéalise pas avec nostalgie l'effervescence artistique des années 60 et 70. Enthousiaste mais lucide, son essai *Les marges détachables*, qui la situe dans l'histoire, est surtout un témoignage senti. L'observateur, qui n'a pas encore 30 ans, écrit : « *Les idoles contre-culturelles vieillissent plus mal que leur mythe.* » Il défend l'essentiel de la marginalité créatrice : résister à la standardisation comme à la mort.

Fils d'une Québécoise et d'un Libyen venu ici après avoir fui la révolution kadhafiste, Elawani affirme d'emblée être d'« *une famille à la croisée de deux cultures* ». La planche à roulettes l'a mené au punk rock. C'est ainsi qu'il s'est plongé dans la marginalité culturelle pour ensuite en explorer l'évolution dans un

contexte aussi bien québécois que planétaire.

« *Culturellement parlant, je crois que le Québec et le reste du Canada font chambre à part* », avoue celui qui sait distinguer un vieux nationalisme associé, précise-t-il, à « *l'appel de la race* » d'un désir d'émancipation nationale qui peut s'accorder avec les « *marges détachables* » les plus folles. Parmi les marginaux qu'il estime, il n'hésite pas à nommer des créateurs hantés par le Québec, comme les écrivains Jacques Ferron et Raoul Duguay ou le sculpteur Armand Vaillancourt.

Audaces et fourre-tout

Dans son livre, Elawani ose les rapprocher librement de nos dissidents artistiques qui apparaissent plus californiens, comme les poètes Patrick Stram, Josée Yvon et Denis Vanier ou tous ceux que réunissait la revue *Mainmise*. Dans son es-

prit, les créateurs anticonformistes forment une immense famille invisible où la sensibilité importe plus que la théorie et où l'individualisme apparent sert, en fait, l'humanité.

Pour illustrer cette idée et la rendre concrète dans le contexte québécois, il a la perspicacité de citer la phrase magnifique qu'écrivit Claude Gauvreau dès les années 50 : « *Il faut poser des actes d'une si complète audace que même ceux qui les réprimont devront admettre qu'un pouce de délivrance a été conquis pour tous.* » Mais les hardiesses de nos avant-gardistes ont contribué à susciter, vers 1970, une explosion contre-culturelle qui, aujourd'hui, laisse Elawani un peu perplexe.

Pour lui, « *le processus d'infantilisation dont la contre-culture aura manifestement souffert* » se confirme par des faits. Le chanteur Robert Charlebois a fraternisé avec le milliardaire Paul

Desmarais. Une « *clownerie entourant le grand fourre-tout* » réunit l'anticonformisme ludique d'un Raoul Duguay à sa chanson *La bitte à Tibi*, devenue un attrait folklorique de la fête nationale.

En déplorant qu'« *une partie des cultures de marge sera récupérée ou déracinée* » par « *des faiseurs de top 10* » et « *certaines publicitaires à l'âme mate et monochrome* », Elawani retrouve, par la ferveur de sa jeunesse, le sens originel de la dissidence créatrice.

L'auteur sera en séance de signatures les vendredi 21, samedi 22 et dimanche 23 novembre.

Collaborateur
Le Devoir

LES MARGES DÉTACHABLES
Ralph Elawani
Poètes de brousse
Montréal, 2014, 98 pages

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL 2014

les éditions du remue-ménage

stand 402 (Dimedia)

:: TABLES RONDES ::

Biographies de personnalités politiques : quand les journalistes se font historiens
Avec les historien-ne-s Andrée Lévesque (*Eva Circé-Côté, libre-penseuse*) et Eric Bédard, ainsi que les journalistes Guy Gendron et Alec Castonguay. Animation : Pierre Cayouette
→ vendredi 21 novembre de 16 h 30 à 17 h 15 à l'Espace Archambault
*Andrée Lévesque sera en signature à notre stand de 17 h 30 à 18 h 30

Accouchement et allaitement : les femmes ont-elles vraiment le choix ?
Avec la sociologue Chantal Bayard et la directrice Valorisation communication Catherine Chouinard (*La promotion de l'allaitement au Québec*) et l'historienne Andrée Rivard (*Histoire de l'accouchement dans un Québec moderne*). Animation : Annie Desrochers
→ vendredi 21 novembre de 18 h 45 à 19 h 30 à l'Agora

:: SÉANCES DE SIGNATURE ::

CHANTAL BAYARD ET CATHERINE CHOUINARD
La promotion de l'allaitement au Québec. Regards critiques
vendredi 21 novembre de 19 h 30 à 20 h 30
samedi 22 novembre de 12 h à 13 h

MARIA DE KONINCK ET SIMONE VOISINE
Sœur Simone Voisine. La force tranquille de l'engagement
samedi 22 novembre et dimanche 23 novembre de 13 h à 14 h

SYLVIE FRIGON
De l'enfermement à l'envol. Rencontres littéraires
samedi 22 novembre et dimanche 23 novembre de 11 h à 12 h

JULIE LAVIGNE
La traversée de la pornographie. Politique et érotisme dans l'art féministe
jeudi 20 novembre de 17 h à 18 h
dimanche 23 novembre de 14 h à 15 h

ANDRÉE RIVARD
Histoire de l'accouchement dans un Québec moderne
vendredi 21 novembre de 19 h 30 à 20 h 30
dimanche 23 novembre de 14 h à 15 h

MARIE-BLANCHE TAHON
Françoise Collin. Anthologie québécoise, 1977-2000
samedi 22 novembre de 18 h à 19 h et dimanche 23 novembre de 15 h à 16 h

FRANCE THÉORET
Louky Bersianik. L'écriture, c'est les cris. Entretien avec France Théoret
samedi 22 novembre et dimanche 23 novembre de 16 h à 17 h

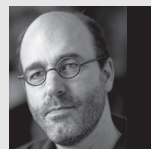
LOUISE TOUPIN
Le salaire au travail ménager. Chronique d'une lutte féministe internationale
jeudi 20 novembre de 18 h à 19 h
dimanche 23 novembre de 15 h à 16 h

Présent.e.s au Salon du livre de Montréal



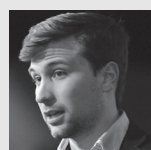
Deni
BÉCHARD

vendredi 21, 17h30 à 18h15 — Place Confort TD
La relation auteur/traducteur ou l'art de porter deux casquettes
avec Dominique Fortier et Nicolas Dickner. Anim.: Elsa Pépin

Des bonobos
et des Hommes

Alain
DENEULT

dimanche 23, 15h à 15h45 — Place Confort TD
Comment justifier l'austérité à l'ère des paradis fiscaux ?
avec François Delorme et Gérard Filion. Anim.: Ianik Marcl

Paradis fiscaux :
la filière canadienne

Gabriel
NADEAU-DUBOIS

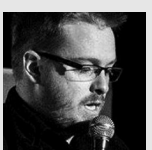
samedi 22, 13h30 à 14h15 — Espace Archambault
Quelle éducation pour quelle société ?
avec Normand Baillargeon, Micheline Lanctôt et Eric Martin
Anim.: Lisa-Marie Gervais

Libres d'apprendre
Plaidoyers pour la
gratuité scolaire

En
dédicaces
au stand
Dimedia
(n° 402)

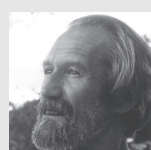
Micheline
Lanctôt

Libres
d'apprendre



Eric
Martin

La tyrannie
de la valeur



Serge
Mongeau

S'indigner, oui,
mais agir



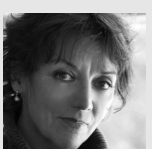
Maxime
Ouellet

La tyrannie
de la valeur



Thierry
Pardo

Une éducation
sans école



Francine
Pelletier

Libres
d'apprendre



Yakov
Rabkin

Comprendre
l'État d'Israël

écosociété

Info complète sur notre site :
ecosociete.org

LES ALLUSIFS

IAN ORTI

L'OLIVE ET
L'AURORE

LES ALLUSIFS

IAN ORTI

L'OLIVE
ET
L'AURORETraduit de l'anglais (Canada) par
Christophe Bernard

Ian Orti signe un texte unique,
où les histoires s'assemblent et
permettent une exploration à la fois
tendre et hilarante des zones grises
de l'existence.

LESALLUSIFS.COM

Conseil des arts
du Canada Canada Council
for the Arts

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

La participation, piège à cons ?

LOUIS CORNELLIÉ

D'abord paru en 1983 aux éditions Saint-Martin, *La participation contre la démocratie*, du sociologue Jacques T. Godbout, est un essai costaud d'une rare profondeur. Appuyé sur quinze années de recherches, il pose la question suivante : la participation des usagers dans divers organismes (en santé, en éducation) et à des commissions de consultation entraîne-t-elle un supplément de démocratie ou est-elle un piège à cons ?

Notre premier réflexe est bien sûr de croire que cette participation augmente la démocratie. Or Godbout, qui se penche avec rigueur sur les cas du Bureau d'aménagement de l'est du Québec (1963-1966), des groupes populaires et des CLSC, notamment, en arrive à la conclusion inverse : cette participation n'aurait pas donné plus de pouvoirs aux usagers et aurait même enlevé du pouvoir aux élus de ces instances pour le remettre entre les mains de professionnels et de bureaucrates non élus. Pire encore, en donnant l'illusion aux usagers qu'ils sont en partie responsables des décisions prises en leur nom, la participation vient même saper leur pouvoir d'opposition. Comment contester, en effet, une décision qu'on a soi-même prise ?

Actuellement, par exemple, le Conseil du trésor du Québec mène une opération de « révision des programmes » et demande aux citoyens d'exprimer leur point de vue sur ce sujet sur un site Internet. Quand il procédera, ensuite, à des compressions dans ces programmes — c'est la seule option envisagée —, le gouvernement pourra prétendre qu'il a entendu la population. La participation, dans ce cas, est manifestement un attrape-nigaud.

L'esprit des démocraties

Dans un avant-propos inédit, Jacques T. Godbout propose une brillante réflexion sur les notions de démocratie directe et de démocratie représentative. Dans la première, écrit-il, « tous prennent les décisions, tout simplement ». Ce modèle est peut-être un idéal, mais il est inapplicable dans les grandes sociétés complexes comme les nôtres, qui ont, de plus, « choisi comme valeur première l'accroissement de la production (et de la consommation...) », un choix qui ne peut s'accommoder de « la mobilisation permanente de tous les citoyens » qu'exige la démocratie directe.

La démocratie représentative, si souvent critiquée par



Les assemblées d'associations étudiantes restent un exemple de démocratie participative.

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

les penseurs de la gauche radicale, a cependant des vertus, explique Godbout. Elle a pour effet de « dispenser les citoyens de se gouverner eux-mêmes tout en ne les privant pas d'un certain pouvoir ». Les élus, dans ce modèle, représentent le peuple, mais ne sont pas le peuple. Ce dernier, même s'il se reconnaît une certaine appartenance au pouvoir qu'il a choisi, conserve néanmoins son droit à l'opposition, qui va jusqu'au droit de changer de gouvernement. Or, continue le sociologue, la participation des usagers ou des citoyens à ce pouvoir élu peut menacer ce droit d'opposition, « parce que lorsqu'on accepte de participer, d'être mobilisé, consulté, par les institutions politiques, on diminue d'autant sa capacité à s'opposer de l'extérieur ».

Aussi, vouloir appliquer des

mécanismes de démocratie directe (participation) au modèle de la démocratie représentative peut avoir comme conséquence l'affaiblissement du principe démocratique. Se satisfaire, toutefois, d'une démocratie représentative dans laquelle le citoyen n'est qu'un consommateur de gouvernement qu'il « achète » tous les quatre ans en silence ne saurait non plus constituer un idéal.

S'il critique sévèrement la pratique de la participation qu'il a pu observer, le sociologue n'en condamne pas l'idée. Dans une magnifique postface à ce remarquable ouvrage, Godbout témoigne avec ferveur des raisons de son engagement social. « Si on est né, si on a grandi, si on est beau et intelligent, écrit-il, c'est principalement parce que des personnes ont fait le contraire de

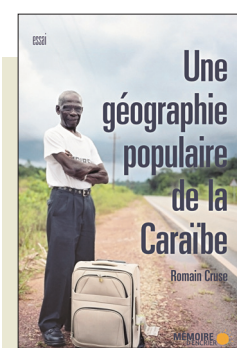
ce que le marché exige. » Le recours à l'État, précise-t-il cependant tout de suite, ne peut être la seule solution de rechange au libéralisme. L'espoir d'un monde plus juste, plus humain, réside, suggère le sociologue, dans « la richesse des réseaux sociaux » qui expérimentent la valeur de « l'esprit du don », titre d'un important essai que Godbout signait chez Boréal en 1992.

L'auteur sera en séance de signatures au Salon du livre le jeudi 20 novembre.

Collaborateur
Le Devoir

LA PARTICIPATION
CONTRE LA DÉMOCRATIE
Jacques T. Godbout
Liber
Montréal, 2014, 218 pages

LA VITRINE

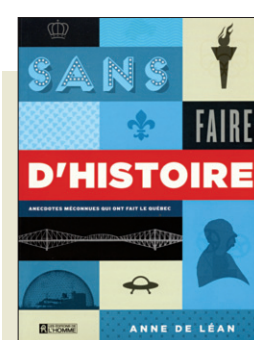


ESSAI

UNE GÉOGRAPHIE POPULAIRE
DE LA CARAÏBE
Romain Cruse
Mémoire d'ancier
Montréal, 2014, 591 pages

Il n'y a pas de cocotiers ou de plages au sable fin sur la couverture de cette *Géographie populaire de la Caraïbe* de Romain Cruse. On y voit plutôt un homme sur le bord de la route sous un ciel gris, avec une valise pouvant symboliser les migrations ayant marqué la région. L'influence de l'historien de la gauche américaine Howard Zinn est palpable dans cet essai qui donne la parole aux classes populaires demeurées dans l'ombre des hôtels de luxe. Selon l'auteur, les masses de touristes forment, « d'un point de vue caribéen, une classe blanche à part ». Les agences de voyages leur ont d'ailleurs vendu « un territoire vide d'habitants, caractérisé par une nature paradisiaque et exubérante dont les couleurs sont caricaturalement forcées avec des outils de retouche photographique ». L'envers du décor est beaucoup plus sombre : la région de près de 40 millions d'habitants affiche l'un des plus forts taux d'émigration au monde. « S'ils n'ont plus les chaînes aux pieds, les Caribéens n'émigrent pas par plaisir, écrit le géographe. Ils y sont forcés par les conditions économiques et les inégalités démesurées, par la violence endémique et la criminalité générale liée au trafic de drogues ». Reléguée aux marges de l'économie mondiale, la Caraïbe possède toutefois une richesse culturelle indéniable que l'auteur nous permet de découvrir en nous amenant de la côte vers l'intérieur des terres.

Dave Noël



HISTOIRE

SANS FAIRE D'HISTOIRE
ANECDOTES MÉCONNUES
QUI ONT FAIT LE QUÉBEC
Anne de Léan
Éditions de l'Homme
Montréal, 2014, 191 pages

Le pari tout simple de la réalisatrice Anne de Léan est de servir aux lecteurs des fragments très digestes de l'histoire du Québec contemporain, tenue à tort ici pour bien connue. Voici de jolies illustrations et un résumé de brèves histoires amusantes et peu courantes. Celles par exemple d'un espion nazi capturé en Gaspésie, d'Alfred Hitchcock en tournage dans la Vieille Capitale, des enfants morts dans l'incendie du cinéma Laurier Palace, du camp d'internement pour immigrants en Abitibi en 1914 ou encore du vol prodigieux de tableaux de maîtres commis en 1972 au Musée des beaux-arts de Montréal. En tout, 26 anecdotes qui flottent ici en apesanteur, un peu en marge de l'histoire, comme si le simple plaisir de les connaître nécessitait de les délester du poids qui pourrait les intégrer à autre chose qu'au divertissement.

L'auteure sera en séance de signatures du jeudi 20 novembre au dimanche 23 novembre.

Jean-François Nadeau

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

Lévesque
éditeur

Rencontres d'auteurs • Salon du livre de Montréal
19 au 23 novembre 2014 • Place Bonaventure
Stand n° 400 • Dimedia • Lévesque éditeur

Beaulieu, Étienne,	TROP DE LUMIÈRE POUR SAMUEL GASKA Samedi 22, 13 à 15 h
Boisvert, France	VIES PARALLÈLES Jeudi 20, 17 à 19 h Samedi 22, 15 à 17 h
Bossé, Véronique	VESTIGES Mercredi 19, 19 à 21 h Jeudi 20, 17 à 19 h Vendredi 21, 15 à 17 h
Brillon, Monique	COMME UNE SEULE VOIX Dimanche 23, 11 à 13 h
Brulotte, Gaëtan	LA CONTAGION DU REEL Samedi 22, 19 à 21 h Dimanche 23, 13 à 15 h
Castillo Durante, Daniel	FUIR AVEC LE FEU Samedi 22, 17 à 19 h Dimanche 23, 15 à 17 h
Clark, Marie	COMME UNE SEULE VOIX Dimanche 23, 11 à 12 h
Dussault, Danielle	ANDERSON'S INN Vendredi 21, 17 à 21 h
Gagnon, Pierre-Louis	LE SCANDALE DE LA TOUR BYZANTINE Samedi 22, 15 à 17 h
Kokis, Sergio	MAKARIUS Mercredi 19, 19 à 21 h Jeudi 20, 19 à 21 h Dimanche 23, 15 à 17 h
Lalonde Robert	COMME UNE SEULE VOIX Samedi 22, 11 à 13 h Dimanche 23, 17 à 19 h
Ledien, Stéphane	BLEU TOUT-POISSANT Vendredi 21, 19 à 21 h Samedi 22, 13 à 15 h
Moussette, Marcel	ARCHÉOLOGIE DE L'AMÉRIQUE COLONIALE FRANÇAISE Vendredi 21, 17 à 19 h Samedi 22, 17 à 19 h
Paré, Yvon	L'ENFANT QUI NE VOULAIT PLUS DORMIR Mercredi 19, 17 à 19 h Samedi 22, 11 à 13 h Dimanche 23, 17 à 19 h
Potvin, Claudine	TATOUAGES Samedi 22, 19 à 21 h Dimanche 23, 13 à 15 h
Rioux, Hélène	L'AMOUR DES HOMMES Mercredi 19, 17 à 19 h Jeudi 20, 19 à 21 h Vendredi 21, 15 à 17 h

TOME 1

CURIEUSES HISTOIRES DE PLANTES DU CANADA

ALAIN ASSELIN, JACQUES CAYOUILLE & JACQUES MATHIEU

En librairie le 18 novembre

Gilles Lauzon

POINTE-SAINTE-CHARLES

L'urbanisation d'un quartier ouvrier de Montréal, 1840-1930

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

TIMOTHY FINDLEY

BONS BAISERS DU PAYS DES HYPOCRITES

LES ALLUSIFS

Timothy Findley
BONS BAISERS DU PAYS DES HYPOCRITES
Traduit de l'anglais (Canada) par René-Daniel Dubois
« D'un bout à l'autre, Timothy Findley surprend et hypnotise avec son art de prendre le lecteur à contre-pied. »
Alexandre Filion, Livres Hebdo

LES ALLUSIFS.COM

Conseil des arts du Canada / Canada Council for the Arts

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Penser l'indépendance dans la tourmente

LOUIS CORNELLIER



L'idée d'indépendance du Québec ne date pas d'hier. Dans *Indépendance. Les conditions du renouveau*, l'historien Charles-Philippe Courtois rappelle qu'un certain Henry Mézière, dès 1793, appelle ses compatriotes à emprunter cette voie. Les Patriotes, quelques années plus tard, reprendront ce flambeau, avant d'être écrasés par les forces britanniques. On assiste alors, note Courtois, à une « marginalisation de l'indépendance », liée au « profond traumatisme de l'échec » et accompagnée d'un « nouveau consensus », qui impose l'idée de la survivance en situation minoritaire.

A certains égards, cette situation a des échos dans le Québec actuel. La récente dégelée subie par le Parti québécois (PQ), précédée des échecs référendaires de 1980 et de 1995, illustre elle aussi une marginalisation de l'indépendance.

En introduction à cet ouvrage qu'il dirige, Mathieu Bock-Côté ne prend pas de gants pour faire un état des lieux. « *Le mouvement souverainiste est en crise* », écrit-il. Pire encore, on assiste, selon lui, à « un épuisement du nationalisme », porteur d'un sentiment d'échec qui « fait remonter à la surface de la vie politique cette forme de haine de soi morbide qui accompagne notre histoire lorsque nous renonçons aux grands idéaux ».

Sociologie

Dans une *Nouvelle sociologie de la question nationale*, Bock-Côté trace un portrait très sombre de la situation. Une certaine droite populiste chante les vertus d'un Québec bilingue, comme s'il s'agissait de « libérer les Québécois du Québec ». Une certaine gauche multiculturaliste renoue avec « la vieille tentation du messianisme compensatoire, hier catholique et aujourd'hui progressiste, qui voit les Québécois compenser leur impuissance politique par une prétention à incarner un modèle de civilisation d'avant-garde ». Or, avec un demi-État, une telle prétention ne peut être qu'illusoire.

Enfermés dans une sorte de



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Le PQ doit rapidement concevoir et défendre « une politique capable d'inscrire les grands enjeux nationaux dans une perspective souverainiste », selon Bock-Côté.

« petite souveraineté », selon la formule du politologue Marc Chevrier, les Québécois se complaisent dans une « indépendance psychologique » : ils refusent la souveraineté du Québec, mais ne participent pas au Canada, ce qui les condamne à l'insignifiance politique. D'une certaine manière, cette situation est le résultat de la « faille originelle » du souverainisme moderne et de sa stratégie du « bon gouvernement », une approche qui a légitimé le cadre fédéral canadien en montrant qu'on pouvait réaliser une partie du programme péquiste sans l'indépendance.

« La situation est manifestement bloquée », écrit Bock-Côté. Pourtant, la souveraineté demeure « une question de survie pour le peuple québécois ». Dans ces conditions,

« petite souveraineté », selon la formule du politologue Marc Chevrier, les Québécois se complaisent dans une « indépendance psychologique » : ils refusent la souveraineté du Québec, mais ne participent pas au Canada, ce qui les condamne à l'insignifiance politique. D'une certaine manière, cette situation est le résultat de la « faille originelle » du souverainisme moderne et de sa stratégie du « bon gouvernement », une approche qui a légitimé le cadre fédéral canadien en montrant qu'on pouvait réaliser une partie du programme péquiste sans l'indépendance.

« La situation est manifestement bloquée », écrit Bock-Côté. Pourtant, la souveraineté demeure « une question de survie pour le peuple québécois ». Dans ces conditions,

manière le cadre canadien s'illusionner sur une victoire prochaine, il importe d'abord de « garder vivante la flamme de l'indépendance ». Ce devoir, explique le sociologue militant, revient principalement au PQ, qui doit, sans attendre, concevoir et défendre « une politique capable d'inscrire les grands enjeux nationaux dans une perspective souverainiste, montrant de quelle

manière le cadre canadien s'illusionner sur une victoire prochaine, il importe d'abord de « garder vivante la flamme de l'indépendance ». Ce devoir, explique le sociologue militant, revient principalement au PQ, qui doit, sans attendre, concevoir et défendre « une politique capable d'inscrire les grands enjeux nationaux dans une perspective souverainiste, montrant de quelle

manière le cadre canadien s'illusionner sur une victoire prochaine, il importe d'abord de « garder vivante la flamme de l'indépendance ». Ce devoir, explique le sociologue militant, revient principalement au PQ, qui doit, sans attendre, concevoir et défendre « une politique capable d'inscrire les grands enjeux nationaux dans une perspective souverainiste, montrant de quelle

manière le cadre canadien s'illusionner sur une victoire prochaine, il importe d'abord de « garder vivante la flamme de l'indépendance ». Ce devoir, explique le sociologue militant, revient principalement au PQ, qui doit, sans attendre, concevoir et défendre « une politique capable d'inscrire les grands enjeux nationaux dans une perspective souverainiste, montrant de quelle

taires (langue française, refus du multiculturalisme) et doit, enfin, prendre acte du fait que « le centre de gravité de la vie politique se déplace du centre gauche au centre droit » et s'y adapter. Très contestable, et contesté récemment par l'avocat Paul St-Pierre Plamondon, qui affirme au contraire qu'une majorité de Québécois s'identifie au centre gauche, ce dernier élément de programme suscitera à raison de chauds débats dans les rangs souverainistes.

Alliance

Juste pour retrouver le pouvoir, le PQ aura fort à faire puisque, comme le suggère le juriste Guillaume Rousseau, le Parti libéral du Québec (PLQ) est devenu, depuis 1998, le « parti naturel du pouvoir », notamment parce qu'il peut compter sur l'appui indéfectible des anglophones et des immigrants. Cette situation lui assure une solide longueur d'avance avant même le début d'une campagne électorale.

Rousseau avance donc que seule une alliance entre le PQ et la Coalition avenir Québec (CAQ), fondée sur un programme d'affirmation nationale qui préserverait l'idéal souverainiste comme horizon, peut venir à bout de la domination du PLQ. Le problème, ici encore, est qu'une telle alliance ne peut reposer que sur un ancrage à droite du PQ, un choix porteur de bien des dissensions et qui risque de mener le PQ au naufrage. On voit mal, de plus, comment une telle alliance serait viable, étant

donné le caractère résolument antisouverainiste du nouveau nationalisme de la CAQ.

La démographie, enfin, ne favorise pas l'option indépendantiste, comme le montrent les démographes Patrick Sabourin et Guillaume Marois. La cohorte des baby-boomers est la plus souverainiste de toutes et elle s'apprête, à moyen terme, à céder sa place aux suivantes, qui le sont moins. De plus, l'augmentation de la proportion d'immigrants au Québec, nettement moins souverainistes et francophones que les natifs d'ici, annonce un déclin relatif du français et un recul de l'option indépendantiste.

Aussi, concluent Sabourin et Marois, « si rien n'est fait pour redresser le vote des jeunes et gagner le cœur des non-francophones et des immigrants, l'indépendance pourrait devenir inatteignable ».

Cet essai, on l'aura compris, accepte de regarder le désastre national en face, pour le conjurer. Il n'est pas réjouissant, n'a pas de solutions faciles à proposer, mais reste nécessaire.

Guillaume Rousseau, qui participe au collectif, sera en séance de signatures au Salon du livre samedi 22 novembre.

louisco@sympatico.ca
Sur Twitter: @louiscornellier

INDÉPENDANCE
LES CONDITIONS DU
RENOUVEAU
Sous la direction
de Mathieu Bock-Côté
VLB
Montréal, 2014, 208 pages

Causerie

Quand les esclaves deviennent maîtres de leur destin ou la naissance d'Haïti

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de l'Histoire

Mardi 18 novembre
à 19 h

Avec le soutien
du Groupe d'histoire de
l'Atlantique français

Réservation obligatoire
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

À l'occasion de
la parution des livres :

**L'armée indigène.
La défaite de Napoléon
en Haïti (LUX)**

et

**Haïti: naissance d'une
nation (CIDIHCA)**

Avec leurs auteurs
Jean-Pierre Le Glaunec
et **Carolyn Fick**

Discutant:
Dany Laferrière

Animatrice:
Maguy Métellus



Québec Édition et l'ANEL accueillent 10 éditeurs étrangers à l'occasion du Salon du livre de Montréal.

Ils participeront à plusieurs activités dont :

Kim Thúy et ses éditeurs étrangers

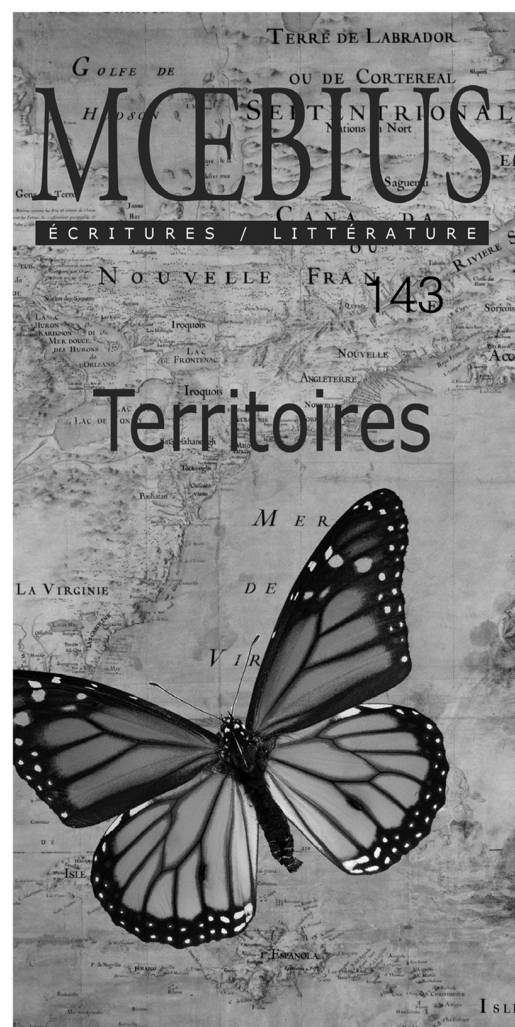
Le rayonnement de son œuvre en Angleterre, en Allemagne, en Suède, au Canada anglais et au Québec!

Le vendredi 21 novembre à 13h
Scène Archambault

quebecedition.qc.ca/fellowship

Montréal Québec

Patrimoine canadien Canadian Heritage SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL



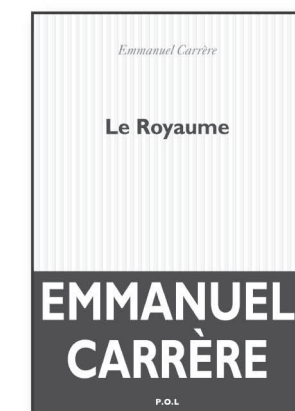
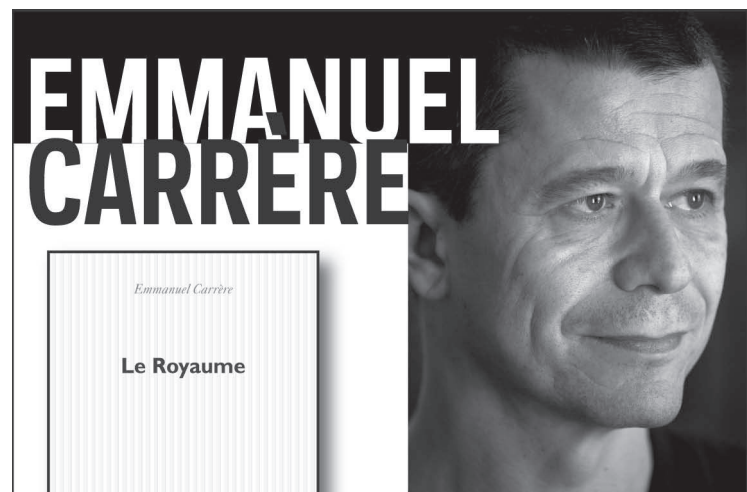
12 \$

BEAUCHEMIN, ANDRÉ CARPENTIER, PAUL CHAMBERLAND, NICHOLAS DAWSON, JEAN-MARC DESGENT, JEAN DÉSY RAÛL DUGUAY, FRANÇOIS GODIN, DANIEL GRENIER LOUIS HAMELIN, NATASHA KANAPÉ FONTAINE, MAHIGAN LEPAGE WILLIAM S. MESSIER, MARC-ANDRÉ MOUTQUIN, JULIA PAWLOWICZ DANNY PLOURDE, GUY SIOU DURAND LETTRE À UN ÉCRIVAIN VIVANT CAROLE FORGET À YVES BONNEPOY TEXTE EN MÉMOIRE

LE TITANIC DE JEAN-PIERRE RONFARD UNE LECTURE PAR AÏMÉE VERRÉ

UN NUMÉRO PILOTÉ PAR MATHIEU BLAIS

Salon du livre de Montréal – Stand 400



P.O.L

SIGNATURES AU SALON DU LIVRE
Stand Gallimard, n°160

vendredi 21 novembre de 18 h à 19 h
samedi 22 novembre de 14 h à 15 h
dimanche 23 novembre de 14 h à 15 h

Rencontres publiques :

Samedi 13 h 15 : Niveau 3, n° 50, avec Maxime-Olivier Moutier
Dimanche 13 h 30, Place Confort TD, avec Gilles Archambault

Emmanuel Carrère s'entretiendra avec Marie-Pascale Huglo
Librairie Olivieri, 5219 Côte-des-Neiges, samedi 22 novembre à 17 h